

LE NOUVEAU
DÉCAMÉRON

—
QUATRIÈME JOURNÉE



BIBLIOTECA
FVNDATIVNEI
VNIVERSITARE
CAROL I.

38949



n° Curent 38.452 Format

n° Inventar A.18.061 Anul

Sectia Depozita Raptul

M 544 485

B 544 489

LES CONTEURS
DE LA QUATRIÈME JOURNÉE

Léon Cladel

Villiers de l'Isle-Adam

Anatole France

Théodore de Banville

Paul Arène

Guy de Maupassant

Aurélien Scholl

Catulle Mendès

Edmond About

Armand Silvestre

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

75 exemplaires sur papier de luxe : japon et vergé, avec double suite
de gravures.

LE NOUVEAU DÉCAMÉRON

QUATRIÈME JOURNÉE



LES CONTEURS

Léon Cladel
Villiers de l'Isle Adam
Anatole France
Théodore de Banville
Paul Arène

Guy de Maupassant
Aurelien Scholl
Catulle Mendès
Edmond About
Armand Sibestre

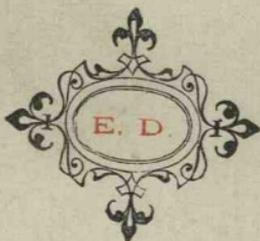
Frw. H. 18.061

LE NOUVEAU

DÉCAMÉRON

QUATRIÈME JOURNÉE

COMME IL VOUS PLAIRA



Donația

Gheorghe M. Vlasto
PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

Libraire de la Société des Gens de Lettres

PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—
1885

Tous droits réservés.

41185

CONTRCI 1953

1961

1956

Biblioteca Centrală Universitară
"Carol I" București
Cota 38949

RC74/09

B.C.U. Bucuresti



C41185

QUATRIÈME JOURNÉE

COMME IL VOUS PLAIRA



COMME IL VOUS PLAIRA



ÉON Cladel n'était pas homme à se laisser couronner sans protestation. Il se présenta dans la matinée chez la Marquise Thérèse, avec Madame de Rocas qu'il avait pendue à son bras comme une mariée de village.

Elle était vraiment charmante, cette gentille femme de Gascogne, si potelée, sous les ajustements rustiques qui lui allaient à ravir. Elle avait improvisé une toilette aussi campagnarde que possible, pour s'accorder au goût du Roi qu'elle allait

gouverner. Un Roi du Danube, cet excellent et farouche Cladel, avec ses longs cheveux et ses regards chercheurs. Il avait froncé les sourcils en apercevant des flots de dentelles au bas des jupes de Janille; mais elle était Reine en même temps que paysanne; et pourquoi regardait-il là? D'ailleurs gardez-vous de croire que nous le blâmions le moins du monde. La faute, comme dit Cortadello, n'était pas de sa faute. Il était moralement et physiquement impossible, pour peu qu'on baissât les yeux, de ne pas apercevoir sous les jupons écourtés de Madame de Rocas, un bas de jambe propre à troubler les meilleures têtes. La gracieuse petite femme, n'osant mettre des sabots en si belle compagnie, les avait remplacés par des souliers lacés, mignons comme tout, dont les talons de bois faisaient le plus amusant tapage. Elle marchait — clic! clac! — elle s'arrêtait — clac! — elle piétinait — clac! clic! clac! clic! — Et ces clacs, et ces clics, malgré leur loyauté et leur prudence, mettaient en scène de petits pieds cambrés, des bas de fine laine bleu de ciel, et le reste.

— Quel diable de bruit faites-vous là? demanda Léon Cladel.

— Ce n'est pas moi, Sire; ce sont mes petits souliers qui jouent aux sabots.

C'est ainsi qu'il entraîna chez la Marquise cette Reine de bonne volonté, pour expliquer qu'il prétendait, malgré sa royauté, n'exercer aucune tyrannie; qu'épris de sa liberté, il ne voulait point gêner celle des autres; qu'aucun sujet ne serait imposé aux conteurs de la journée; que s'il se plaisait surtout, lui, à faire des récits campagnards, il n'imposerait son goût à personne.

La seule rusticité qu'il réclamât, c'était, — puisque la journée se présentait bien et que le soleil se montrait de temps en temps au bord des écrans laiteux des nuages volants, — c'était de rassembler les invités dans le parc, sous de vrais arbres agités par des brises sincères et dont le murmure ferait une basse grandiose aux récits des conteurs. Les personnes délicates pourraient y faire apporter des fauteuils, mais le Roi savait une clairière dont les gazons étaient doux et secs et où des rochers fourniraient des sièges variés et pittoresques aux gens exempts de préjugés.

Janille, — Madame de Rocas avait pris ce nom, se souvenant de ce chef-d'œuvre : Le Bouscassié, — Janille, qui tenait une baguette fleurie en guise de sceptre, déclara que, si la Marquise s'y accordait, tel serait son bon plaisir; elle ajouta malicieusement qu'une source voisine de la clairière gazouillait tout

le temps sur des cailloux, et que lorsque les contes dépasseraient certaines bornes — les poètes ne respectent rien — on serait censée écouter la source et non pas le conte, ce qui éviterait bien des rougeurs. Rien n'empêchait au reste d'exiler les jeunes filles au delà du ruisseau; de cette façon les paroles hardies ne leur arriveraient que troublées par le murmure de l'eau qui seraient comme un voile entre le parleur et leurs oreilles.

La Marquise applaudit à ces idées ingénieuses et décréta qu'on abandonnerait le château pour la forêt. Ce fut un grand remue-ménage; les belles patriennes, chaussées de soie et de satin, durent se mettre en quête de bottes ou de bottines, personne ne voulant manquer au rendez-vous. Pour achever sa Révolution libérale, Léon Cladel déclara que la journée prendrait le nom aimable de l'incomparable comédie de Shakespeare : « Comme il vous plaira », titre dont l'éclectisme ne laissait rien à désirer. C'est pourquoi, sur les deux heures de relevée, par un temps serein, dans une atmosphère tiède traversée de brises chargées de parfums agrestes, les invités de la Marquise Thérèse bivouaquèrent en plein champ, au pied d'arbres séculaires, en contrebas d'un tertre occupé par l'auteur du Bouscassié et l'agréable Janille. Et c'est dans ce cadre aux

belles feuilles que Léon Cladel prit la parole d'une voix un peu émue et traça les premières lignes d'un tableau campagnard.

OU LES MIENS ONT VÉCU



EIGNANT sur son essieu, le char à bancs mis à ma disposition par un bibliophile de Moissac, roulait tant bien que mal le long de la grande route poussiéreuse autrefois sillonnée en tous sens par les messageries et les malles-poste, à peu près déserte aujourd'hui que les trains circulent sur les lignes de chemins de fer du Sud-Ouest, et mes yeux examinaient, tantôt à gauche, tantôt à droite, les vieux saules évidés qui bordent cette chaussée recouvrant une ancienne voie romaine; ils

n'avaient presque pas changé, ces arbres centenaires qu'enfant encore j'avais connus et que je retrouvais aussi verts, aussi jeunes qu'au temps passé, moi quasi-vieillard déjà.

— Saint-Carnus! s'écria tout à coup le condisciple qui m'accompagnait; Saint-Carnus de l'Ursinade!

Aussitôt, je descendis de la carriole qui s'était arrêtée; un terrien assis sur un tas de gravier en face de l'église du hameau, me reconnut en dépit du fardeau des ans sous lequel ployaient mes épaules et, s'étant levé, m'accosta :

— Qu'il y a de jours, monsieur, qu'on ne vous avait vu par ici! Vous y êtes venu sans doute à l'occasion des fêtes de Cahors et de Montauban?

— Non, mon bon, oh! certes non! Elles m'importent peu; mais, naguère, là-bas, à Paris, j'éprouvai le besoin de saluer quelqu'un qui reste à deux pas de nous en ce coin, et me voici!

— Rien de plus naturel, exclama le paysan, qui cherchait en vain à me comprendre; on vient, on part, on revient, on s'en retourne, et quand on est las de voyager, on finit par rentrer là d'où l'on est sorti; c'est clair, pardienne; on conçoit aisément tout ça...

Je lui serrai rapidement les mains et me dirigeai vers un clos raboteux, sorte de friche dont les ronces et les herbes moutonnaient pêle-mêle, agités par la brise, au-dessus d'une foule de tertres de cinq à six pieds de long sur trois de large environ.

— Ne cours pas si vite; il y a des fondrières!...

Sourd à la voix de mon ami, je marchai droit au grillage de fer rouillé qui défendait l'asile où dormait celui qui pendant sa vie n'avait pas goûté de repos. Envahie par les chardons et les orties, cette armature disparaissait presque entièrement sous des broussailles, et c'est à peine si parmi cette végétation parasitaire je parvins à découvrir une parcelle de ce sol glabre et rouge où quelques semaines avant notre éternelle séparation Montauban-Tu-Ne-Le-Sauras-Pas m'avait dit en le frappant de son bâton de houx : « Si tu n'obtiens pas l'autorisation de m'enterrer au milieu de cette prairie, entre les deux amandiers que j'y plantai, tu t'arrangeras pour qu'on me mette là!... Belle exposition au midi! chaque matin, à son lever, le soleil m'y frappera d'aplomb et ses rais m'y réchaufferont les os. » Il gisait à la place qu'il s'était choisie et de laquelle il ne sera point

exhumé, ce sévère Compagnon du Devoir, car respectueux de sa suprême volonté, je ne prendrai jamais sur moi de réunir ses cendres à celles de ma mère et de mes deux enfants qui sommeillent avec elle sur les cimes du Père-Lachaise, au fond du même tombeau. Debout et chapeau bas devant la fosse où se consume ce brave qui mourut sans peur et sans reproches, si je ne murmurerai pas des prières quelconques, ni ne m'agenouillai point sur la terre en implorant le ciel non plus sensible qu'elle-même, au moins, je laissai, là, mon cœur saigner à son gré.

1806 — 1869

Et m'abîmant en je ne sais quelle obscure et cruelle rêverie, je parcours de mes deux doigts ces deux dates presque invisibles dans le métal oxydé, marquant l'une le commencement et l'autre la fin de l'homme qui m'avait créé.

— Lui, soupirai-je à bout de forces et comme hypnotisé par le cher fantôme enfin apparu, c'est lui-même !

On m'entraîna. Je remontai sur-le-champ en voiture en priant le cocher de me conduire au delà du coteau qui nous barrait l'horizon.

— A la Lande ?

— Oui.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que nous avions atteint le sommet d'une pente très décline, d'où mes prunelles ravies contemplèrent un panorama qui m'avait été familier, et les battements irréguliers de mes artères répondirent bientôt au rythmique tic-tac de ce riant moulin où j'avais savouré de si douces heures entre mes proches. Enseveli sous des bouleaux et des charmes, il était toujours là, paisible, à califourchon sur les eaux candides du bief, où se réfléchissait tout le ciel, et juste au milieu de ce cirque de verdure où s'ajustent, d'une part, après avoir franchi le Tarn et l'Aveyron conjugués, les plaines fécondes du Languedoc, et s'échelonnent de l'autre les mamelons ligneux du Quercy, scindés par de profondes gorges au delà desquelles se déroulent des perspectives sans fin. Ayant mis pied à terre et foulé le pont du Lemboux, je m'engageai dans cette étroite et longue allée domestique où jadis les gars de Saint-Bartholomée Porte-Glaive et de Saint-Guillaume le Tambourineur étaient venus m'offrir un bouquet de fleurs artificielles, composé de tulipes bleu d'azur, de lis sang-de-bœuf et d'épis de sarrazin tricolores. Sous le rouvre qui trône de l'autre bord du rû, béait la grotte où le hasard

m'avait souvent rendu témoin des amours primitives d'Inot et de Janille, aujourd'hui mariés et bien portants aussi, « grâce à Dieu ! » Je considérais en marchant l'arbre et la crypte, lorsqu'une vieille pastoure, qui filait sa quenouille en paissant une truie et plusieurs biques, m'arrêta :

— Qui demandez-vous ici ?

Cette brutale apostrophe me souffleta. Quel dur rappel à la réalité ! Je n'étais plus chez moi ; des étrangers possédaient le toit où les miens et moi, côte à côte, nous avions vécu.

— La permission, répliqua mon ami, de visiter cette demeure ?

— Hé bien, suivez-moi tous les deux, dit après quelques minutes la méfiante gardienne, et, s'il vous plaît, n'abîmez rien.

Nous nous introduisîmes silencieux et comme en un sanctuaire sous le hangar de la bâtisse où les huis des étables étaient encore estampillés, à l'encre de Chine, des équerres et des compas symboliques de Maître Jacques, que le précédent propriétaire avait tant vénéré. Dès que nous eûmes parcouru le rez-de-chaussée de l'usine où les meules ronflaient en vironnant entourées d'un nuage tourbillant de farine, nous montâmes au premier étage dans les quatre petites pièces

duquel s'était usée la vie de ma laborieuse et solitaire famille. Attiré d'abord vers la chambre carrée, à l'un des angles de laquelle je couchais en une sorte de niche, séparée par un paravent qui touchait au plafond de l'alcôve de ma mère, car la simple et digne femme ne voyant encore en moi malgré la farouche barbe d'ermite dont ma figure était déjà couverte à vingt ans, que le mar-mot, qu'elle avait conçu, nourri, torché, ne permettait pas, tant que je séjournais auprès d'elle, que je fusse un instant hors de la portée de ses mains secourables, j'en poussai la porte entrebâillée avec une émotion extraordinaire et qui s'accrut au point de me paralyser les jambes au moment où j'y pénétrais.

— Regardez, criai-je hors de moi, regardez ça!

— Quoi donc?

— Ce blé, ce blé!...

Fille et sœur de campagnards presque indigents, épouse d'un maigre ouvrier de ville, elle avait toujours eu, la noble créature qui me berça dans son giron, ainsi qu'eux-mêmes et comme tous ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front, une vénération instinctive pour cet aliment indispensable aux humbles de sa race et

tremblait toujours d'en manquer. Aussi m'en souvient-il, avec quelle ferveur exhalait-elle chaque soir avant de se dévêtir ces paroles latines du PATER : « *Da nobis hodie panem quotidianum!* » Et maintenant, à l'endroit même où je l'avais si souvent vue prier, avec tant d'ardeur et de piété, Celui qu'elle tenait pour le souverain Arbitre et le dispensateur universel « de lui fournir la pâture ainsi qu'il le fait aux petits oiseaux », s'élevait un monceau des grains assez abondant pour subvenir aux besoins de toute une tribu pendant au moins une année ; et moi, grison, non moins émerveillé qu'attendri, les orteils rivés au carreau, je ne savais que répéter le premier mot, que bambin, emmailloté de langes, j'avais balbutié :

— Maman! oh! maman!...

Après m'avoir arraché tout vibrant de ce parquet, où mes talons s'étaient soudés, on essaya de m'emmener dehors ; mais, avant de descendre, je voulus revoir aussi la mansarde en laquelle, chaque jour, le patron, fruste comme un Romain et sobre comme un Spartiate, déjeunait seul d'une gousse d'ail et d'une fouace arrosées de quelques gouttes de piquette, en interrogeant par une lucarne le soleil qui se mirait dans les ondes soyeuses et limpides du ruisseau, caressant les

plantains de ses deux berges inégales, et se délassait, ne dormant jamais que d'un œil, entre les draps écrus d'un méchant grabat où, voici déjà quinze ans, il s'éteignit entre mes bras, un soir, à la tombée de la nuit.

— Tâche d'ouvrir, dis-je étrangement intimidé sur le seuil du réduit, à mon camarade que mes saintes angoisses avaient tout remué, je ne puis, moi!

J'entendis grincer un loquet et sitôt après un grand bruit d'ailes... Énigmatique et magique spectacle dont je fus confondu! Dans ce misérable galetas que l'agonie du chef de la maison avait splendifié, nuls meubles à présent, pas un : ni la table en bois blanc où jadis il s'asseyait pour « tuer le ver », ni le coffre vermoulu chargé de ferrures où soigneusement il serrait ses registres et son numéraire, ni le lit au chevet duquel je l'avais veillé pendant que sa chair se déracinait de son corps, mais il y avait plus de cent pigeons, et de toutes espèces : des communs, des pattus, des huppés; des ramiers, des colombes et des tourterelles. Or, dès son berceau, le rude plébéien qui m'engendra s'était montré tendre à ces volatiles, et depuis sa première enfance, il en avait toujours eu. C'avait été son unique fai-

blesse, il se la reprochait parfois en se traitant de sacré nigaud. Du froment, ici, chez celle qui n'avait guère songé qu'à s'en prémunir et chez celui qui ne s'était jamais apitoyé sur la condition des animaux, une foule de ceux-là seuls qu'il eût jamais choyés ! Et tandis qu'ils me caressaient tous de leurs ailes et me caressaient de leurs becs, il me sembla que j'étais enveloppé de mystères et je frissonnais en butte à je ne sais quelles transes religieuses, ébloui par ces vertigineuses métempsycoses ; enfin, ma poitrine, grosse de larmes, creva : je sanglotai.

— Qu'est-ce ? questionna la rustaude qui nous surveillait, il pleure, votre ami, pourquoi ?

— Chut, taisez-vous, ne bougez point, murmura mon compagnon de route ; son père mourut là.

— Té, celui-ci, s'écria-t-elle en me désignant, est donc le fils de cet ancien qui labourait autrefois les entours du tric-trac, un monsieur devenu paysan, coiffé d'un chapeau de citadin et vêtu d'un frac à queue d'hirondelle, avec un tablier de basane autour des flancs ?

— Oui, répliquai-je en mon trouble persistant, et je suis un laboureur aussi, moi...

Puis je passai dans une salle voisine assez spacieuse, où nous dînions tous ensemble autrefois,

4185



et là, c'est là qu'aux lueurs parcimonieuses d'une lampette à pétrole, tandis qu'à la veillée, maman, brune comme une taupe, me tricotait des bas ou me ravaudait du linge, et que papa, blond comme les blés, se rappelant son vieux métier de bourrellier, raccommodait la barde de quelque mule ou la trézègue d'un joug à bœufs, moi, leur fruit à la fois roux et brun, j'écrivis, avec l'enthousiasme de la jeunesse et certaine confiance en moi que tous mes revers n'ont pas abattue ni même ébranlée, cette tragi-comédie : *La Fête votive*, et cette églogue : *Le Bouscassiè*.

— Miens, chers miens, ô pauvres âmes, adieu!...

Les feux du couchant rasaient les myrtes d'alentour; à ce moment une buandière qui fredonnait en s'accompagnant de son battoir, enfla sa voix qui retentit sous les fenêtres :

Sur la terre, en l'air et dans l'eau
 Rien ne meurt, tout se renouvelle!
 Que mon amant devienne oiseau,
 Je me muerais vite en oiselle;
 Et, si je renaïs plante ou fleur,
 Moucheron, il boira mon cœur
 De rose
 Blanche ou rose
 Lui!
 M'ami.

Vieil orphelin en deuil je m'en allai, l'esprit hanté de radieuses images mystiques où revivaient, transfigurés, ceux que j'aime encore et toujours aimerai d'un amour filial.





E grave et puissant récit, avec sa virile tendresse et ses larmes contenues, sans banale élégie, cette vivante résurrection des temps enfuis et des saines impressions d'enfance, plongèrent l'auditoire dans des rêveries émues. Janille sentait sa gaieté s'attendrir, comme ces refrains de chansons populaires dont l'accent joyeux pleure dans le sourire.

Vraiment, on était pris d'un grand attendrissement, mêlé de bonnes odeurs de campagne. Mais les foins coupés portent à la tête, et la Reine Janille jugea que ce serait faire preuve de goût et d'antihèse que de s'égarer un peu dans un idéal d'où toute réalité serait

exclue. A qui s'adresser pour avoir un pareil conte?

Précisément, et comme envoyé par les dieux, le comte de Villiers de l'Isle-Adam passa par là.

— C'est vous que j'attendais, lui dit la Reine, et vous avez un droit de péage à acquitter pour vous être montré ainsi.

— Madame, dit le comte, je suis votre esclave, et vous pouvez ordonner de moi. Mais, depuis un temps, les choses littéraires ont cessé de me préoccuper. Je ne m'inquiète plus que de politique.

Un long murmure de regret s'éleva ; on eût dit que les Muses pleuraient derrière les arbustes. Madame de Rocas ne se laissait pas démonter pour si peu et, la première émotion passée :

— Eh bien, fit-elle, vous nous parlerez politique. Tâchez seulement que ce soit amusant.

— Majesté, dit l'auteur des Contes cruels, il serait imprudent de l'espérer ! la bienséance exige que l'on traite avec gravité les sujets vraiment graves.

L'AGENCE
DU CHANDELIER D'OR



A récente loi, votée à plaisir par les deux Chambres, a précisé, dans un article additionnel, que « la femme légitime, surprise en flagrant délit d'inconstance, ne pourrait épouser son complice. »

Ce fort spirituel correctif ayant singulièrement attiédi l'enthousiasme avec lequel un grand nombre de ménages modèles avaient accueilli, d'ensemble, la nouvelle inespérée, bien des fronts charmants se sont assombris; les regards, les silences, les soupirs étouffés, tout dans les attitudes, enfin, semblait dire : « Alors, à quoi bon?... »

— O belles oublieuses! Et Paris?... N'est-il pas autour de nous, tirant son feu d'artifice perpétuel de surprises étranges? capitale à déconcerter l'imagination d'une Shéhérazade? ville aux mille et une merveilles où se réalise, comme en se jouant, l'Extraordinaire?

Au lendemain de l'ukase sénatorial, voici qu'un actualiste à tous crins, un novateur de génie, le major Hilarion des Nénufars, a trouvé le biais pratique si désiré des chères mécontentes.

Il va dissiper les moues les plus rêveuses et ramener le sourire, depuis quelques jours disparu, sur les visages délicieux de nos dernières sentimentales.

Grâce à son éclairé savoir-faire, l'Agence du *Chandelier d'Or* s'est organisée : elle a conquis, dès son aurore, la vogue du Tout-Paris élégant : y recourir sera, pour les mondaines, le suprême du pschuttisme, cet automne. Elle entreprend la location de... Roméos de fantaisie, de *simili-séducteurs*, lesquels se chargent, moyennant quelques futiles billets de banque, *de se laisser prendre en un flagrant délit d'adultère FICTIF*, avec celles qu'ensuite les amants réels épouseront, tranquillement, un temps moral après l'esclandre.

Maison de confiance.

Présentant des garanties spéciales, elle fournit, dans les conditions les plus sérieuses, les gens de paille du Divorce. Institution légale et régulière, elle s'adresse aux dames qui, désabusées d'un hymen sans idéal, sont, néanmoins, soucieuses de tenter un nouvel essai loyal du mariage.

Quant aux sécurités, le major a tout prévu ! Considérant sa mission, dans la société moderne, comme presque sacerdotale, le sympathique entrepreneur d'adultères s'étant, par délicatesse, constitué solidaire et garant de ses acolytes, ses mesures sont toujours prises, vingt-quatre heures avant chaque « séance », pour qu'il puisse, effectivement, répondre de son délégué. Car il soumet alors cet officieux Lovelace à l'ingestion d'un certain électuaire de famille, — élixir déclaré souverain par les Facultés, — et dont les propriétés bienfaisantes (noblesse oblige !) sont de rendre ses séides à ce point inoffensifs, incorruptibles, et, pour un temps, réfractaires aux plus innocentes effervescences, qu'après se l'être assimilé ceux-ci pourraient, au besoin, doubler les saint Antoine sans désavantage apparent. — C'est une sorte de *Léthé-chi-soi*, qui ferait descendre à la température polaire le vif-argent du plus africain des caprices ! — Par ainsi, nul abus des

situations n'est laissé loisible. C'est là le point d'honneur de la Maison. Et l'amant le plus ombrageux, après avoir confié, d'urgence, l'élue du cœur à l'un de ces Tantales désassoiffés, peut dormir sur les deux oreilles.

Les convenances étant sauvegardées par cette ingénieuse formalité préalable (qui, d'ailleurs, s'imposait à titre d'exigible dans l'intérêt général), le monde admet tacitement, d'ores et déjà, l'entremise de ces tiers sans conséquences dans les divorces de distinction.

Toutes facilités donc, pour convoler, désormais, indéfiniment, au gré de ses inclinations successives, sont offertes au public par l'agence du *Chandelier d'Or*. Quelques-unes de nos plus aimables libres-penseuses ont même pris un abonnement, pour simplifier.

Au début même de son entreprise, le major Hilarion des Nénufars, ayant compris que, pour l'avenir de sa Maison-mère, il devait s'entourer d'une auréole de représentants dignes du scabreux ministère dont il se proposait de les investir, son choix se fixa, du premier coup d'œil, sur l'élite brillante de ces jeunes hommes qui, après avoir

mené des trains « princiers » aux beaux jours de l'Union Générale, avoir épuisé les amours délicates et faciles qu'offrent les plages en renom, — et s'être vus la fleur des soupers tout en lumières, — se sont réveillés, un beau matin, radicalement dédorés par la soudaine rafale du Krach.

Dès ce moment psychologique, le sagace major, comme par un pressentiment de ses destinées, n'avait jamais perdu de vue les principaux décavés d'entre cette jeunesse parisienne, aux dehors demeurés élégants quand même, aux dedans harcelés par la fringale. Aussi, lui parurent-ils, maintenant, comme noyau de fondation, les plus aptes à cet emploi de sycophantes officiels que légitimaient les restrictions de la loi... Ce fut donc le soir même où celle-ci fut promulguée qu'il convoqua ces désillusionnés dans une salle de conférences, louée à cet effet.

La Salle solennelle de la Société de Géographie referma sur eux ses portes indiscretes.

Là, sans ambages ni préambules, leur ayant exposé, à grands traits, son utilitaire et productive conception, le fougueux novateur, tout en remuant son verre d'eau sucrée, leur proposa d'en être les héros.

Ce ne fut qu'un cri! L'entreprise leur sembla

l'île verdoyante apparaissant aux naufragés. C'était la fortune, l'avenir! On les reverrait au Bois, aux premières, poussant l'or sur le tapis des casinos, passer, au galop, dans la poussière ensoleillée, et le soir, entrer chez les glaciers ayant, au bras, des étoiles! Hurrah! Le major fut l'objet d'une telle ovation qu'elle faillit lui coûter la vie — et qu'il ne dut son salut qu'à l'énoncé précipité du « cautionnement moral » (la formalité du *Léthéchez-soi*), qui, vociféré entre deux syncopes, réfrigéra, comme par enchantement, les plus enthousiastes!

Plusieurs hésitèrent. Mais bientôt, grâce à l'éloquence de l'orateur, les plus rétifs se rendirent à l'évidente nécessité de cette garantie. Une pointe de mysticisme ayant même semblé de bon goût dans la circonstance, l'on convint que la coupe de l'Oubli serait tarie en l'honneur symbolique de Sainte N'y-touche. Ce trait gaulois acheva d'enlever les adhésions, les signatures.

Une heure après, l'Agence du *Chandelier d'Or* était duement établie et l'on se séparait pleins d'espérance.

Aujourd'hui, c'est l'engouement de Paris! L'Office fonctionne à toute heure; les actions font prime — et de hautes influences féminines

désignent déjà pour le prix Monthyon son séraphique fondateur.

Ah ! s'il faut tout dire, c'est qu'aussi le major des Nénufars a fait les choses en grand seigneur et n'a rien négligé de ce qui pouvait rassurer ou satisfaire sa clientèle innombrable !

Ainsi, des locaux spéciaux sont affectés aux rendez-vous suprêmes : des traités passés avec divers hôtels en vogue assurent, désormais, aux époux outragés (qui affluent) un accès facile, commode et même agréable de la chambre illégale.

Des pavillons faciles à cerner, ornés à l'intérieur des dons les plus rares de Flore, sont mis à la disposition des divorceuses. Le mari survient, sur lettre anonyme rédigée de manière à faire bondir les plus rassis. Pour éviter d'inutiles dangers, les commissaires de police des quartiers ramifiés à l'Agence sont toujours prévenus à temps, par téléphone, et viennent offrir leurs secours, comme par hasard, dès le seuil des pavillons, aux maris hors d'eux-mêmes — ce qui entraîne le divorce presque d'office.

Ainsi, plus de fuites précipitées sur les toits,

plus de ridicules effets de balcons, plus de refroidissements ni de coups de feu démodés. Tout se passe avec une distinction parfaite, ce qui constitue un progrès réel, une flatteuse conquête sur les us barbares d'autrefois.

En attendant l'apparition conjugale, nos héros lisent à ces dames quelques morceaux choisis de nos bons auteurs — ou leur racontent des histoires.

Des coiffeurs de premier ordre ont *dressé*, à l'avance, les cheveux des deux « coupables » ou les ont arrangés en un savant désordre, selon le caractère de l'époux.

Par un subtil sentiment des convenances, où se reconnaît derechef l'exquise délicatesse du major, c'est un phonographe, caché dans la muraille, qui entre-coupe, ému par l'électricité, différentes phrases passionnées, spasmodiques et incohérentes, pendant que ces messieurs heurtent à la porte, avec l'indignation réglementaire et prennent acte.

Afin de mettre le Divorce à la portée de toutes les fortunes, il y a des Flagrants-Délits de 1^{re}, de 2^e et de 3^e classe, comme pour les enterrements.

Les *Funérailles de l'Honneur!*

Les bureaux de l'Agence sont installés natu-

rellement rue du Regard ; le portail est surmonté du buste emblématique de Platon : les factures de la Maison du *Chandelier d'Or* sont revêtues, comme fière devise, de l'adage diplomatique célèbre : « *Non possumus* ».

Tant le cachet. Secret professionnel. Discretion d'honneur ! Pas de succursales à Paris ! Prix fixe. (Éviter les contrefaçons.)

En résumé, cette intelligente entreprise — à l'authenticité de laquelle nous ne pouvons encore ajouter foi qu'avec beaucoup de peine, — serait, en tout cas, inévitable, dans un prochain avenir, grâce à la façon dont on a libellé le restrictif de la Loi du Divorce.

Le but n'est-il pas légitime ?

Régulariser la situation fausse où les âmes-sœurs s'étiolent trop souvent ici-bas, dans la société.

Quant au grand nombre de ses employés, puisqu'elle les alimente et les occupe, n'est-elle pas un dérivatif, une soupape de sûreté par laquelle s'évapore la fumée sociale de ces minorités négligeables dont l'oisiveté famélique nous eût, tôt ou tard, menacés ?...

Maintenant, au point de vue moral, puisque, d'après la loi les anciens vœux sacrés du mariage ne peuvent plus être, en France, que *conditionnels*, n'est-il pas logique, après tout, que les vieux parjures de l'adultère deviennent *fictifs*?

Comédiens d'un côté. Fantoques de l'autre. Les grands mots n'ont désormais qu'une valeur verbale.

Aujourd'hui, l'idéal, c'est d'être libre : sachons donc prouver qu'ici encore notre sagesse, enfin souriante, est au-dessus de toute onéreuse fidélité.

Mais en voici bien d'une autre ! Chose étrange ! Malgré les minutieuses précautions prises par le major Hilarion des Nénufars, la pruderie s'est effarouchée, — non sur le fond, mais sur la forme — des Flagrants-Délits artificiels !... Bref, quelques brunes piquantes, du plus haut parage, ont allégué, sûres d'elles-mêmes, que la cérémonie du *Léthé-chez-soi* ne les rassurait qu'à demi !

Pour obvier à l'inconvénient qu'entraîne l'excès de séductions de toutes ces belles alarmées, le major, tranchant cette fois le nœud gordien à la manière d'Alexandre, vient de créer une annexe de sa Maison, l'*Oriental-Office*.

Il fait venir en toute hâte, de Constantinople, un groupe trié, comme on dit, sur le volet, d'ex-gardiens du sérail, licenciés depuis le si tragique décès du feu sultan.

Ces types orientaux, revus de bonne heure, on le sait, par les entrepreneurs coptes, sont blancs, beaux, intrépides et athlétiques : ils doubleront leurs précédents collègues, pour les personnes timides. Une particularité morale qui leur est commune les dispense de la formalité de l'élixir d'Oubli.

Mustapha-ben-Ismaïl, séduit par l'innovation turque de l'idée, acceptait déjà de nous céder, assure-t-on, les deux superbes échantillons que toute la presse a rendus les lions du jour ; mais, par un scrupule de conscience, l'Agence a refusé de les acquérir « à cause de leur couleur sombre ».

A la nouvelle de cette Annexe, la joie du monde brillant est devenue sans mélange : nos élégantes raffolent déjà de leurs futurs « patitos » et les « actions » (ironie!...) des jeunes décaqués ont baissé quelque peu.

Le dernier mot du bon goût sera, pour ces dames, d'être aux petits soins pour leurs illusions Sigisbés, et pleines d'attentions charmantes!.. — de les combler de petits cadeaux, de

sucreries, de ces mille dédommagements délicats que le sexe enchanteur, hors de pair dans toutes ces questions de tact, sait si bien imaginer. — Au surplus, une délégation de jeunes inconstantes, nanties de bouquets symboliques, attendra sur la plage de Nice, à l'ombre des frais orangers, le vaisseau qui nous amène ces courageux incompris. Les folles exquises leur ménagent une ovation ! Voilà bien l'engouement des Françaises pour tout ce qui est nouveau !

Elles veulent s'efforcer de leur faire oublier « la patrie » à ces enfants gâtés !...

— Hum ! ce sera difficile.

Chacun aime, en effet, le sol qui l'a vu naître, le pays où son enfance reçut les premiers soins, où les yeux, en s'ouvrant au jour, aperçurent des regards amis lui souriant autour de son berceau.

Oui, certaines impressions d'enfance sont ineffaçables.

En tout cas, s'ils se font naturaliser, voilà des électeurs qui vont réclamer la revision de leurs Constitutions avec des cris de paon.

— Allah ! Allah ! oh ! l'Allah !

Cela va renforcer la majorité sénatoriale. La gauche prétend déjà que ce sera le chant du cygne de l'Opportunisme. Quel étonne-

ment, lorsqu' « après un certain nombre de bruyants procès, chacun de ces messieurs de Byzance pourra s'être acquis, sans efforts, un renom de nature à éclipser la gloire de don Juan! Voilà, pourtant, comme on écrit l'Histoire. »

Et, déjà, quel foudroyant succès! Craignant de ne pouvoir suffire aux commandes, cet hiver, le major télégraphie tous les soirs en Asie afin de parer à toute éventualité!

Allons, messieurs, la main aux dames! Prenez vos billets à l'Agence du *Chandelier d'Or*! Et, puisque le Sénat le permet, que tout finisse par des chansons!





QUE ce mot bien français soit la conclusion de cette histoire ! dit la Marquise Thérèse, car on perdrait peut-être du temps à en chercher la morale. Mais on peut regretter de voir des législateurs d'un grand pays essayer de résoudre des questions qui sont du domaine de la fantaisie ou de la fatalité.

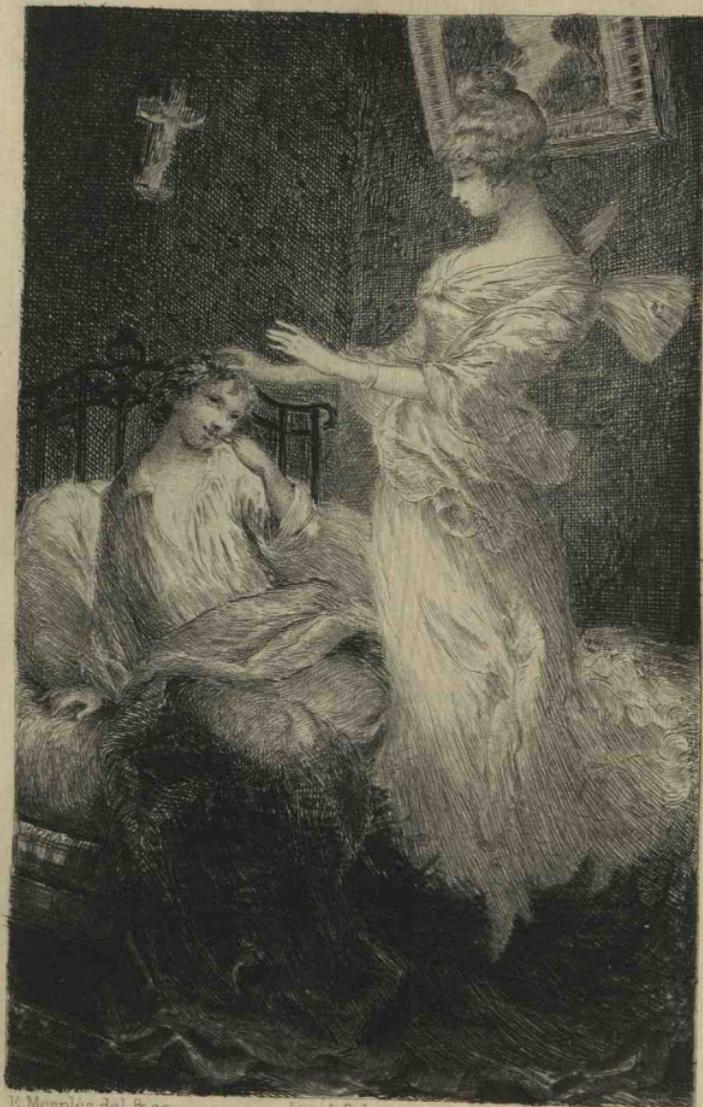
— Qu'en pensez-vous, Monsieur Anatole France? demanda la Reine Janille.

— Je pense, Madame, dit le poète interpellé à l'improviste, qu'il y a de gros volumes à écrire sur ces questions dans lesquelles la femme aura toujours le dernier mot. Elles n'en sont pas plus

éclaircies, au contraire. Peut-être ce qu'on appelle la fatalité n'est-il qu'une simple résultante des qualités ou des défauts d'une organisation, en contact avec la vie réelle. Cela me paraît avoir été prouvé par les malheurs de ma marraine, qu'on appelait Marcelle aux yeux d'or.

— Elle portait un nom assez charmant, dit la Reine, pour qu'on vous demande son histoire.

— Je vous la dirai sans me faire prier.



K. Mepples del. & sc.

Imp. A. Salmon.

E. Dentu, Editeur.

MARCELLE AUX YEUX D'OR.

MARCELLE AUX YEUX D'OR



'AVAIS cinq ans et une idée du monde que j'ai dû changer depuis, et c'est dommage, car elle était charmante.

Un jour, tandis que j'étais occupé à dessiner des bonshommes, ma mère m'appela sans songer qu'elle me dérangeait. Les mères ont de ces étourderies.

Cette fois, il s'agissait de me faire ma toilette. Je n'en sentais pas la nécessité et j'en voyais le désagrément. Je résistais, je faisais des grimaces; j'étais insupportable. Ma mère me dit :

— Ta marraine va venir : ce serait joli si tu n'étais pas habillé !

Ma marraine ! je ne l'avais pas encore vue ; je ne la connaissais pas du tout. Je ne savais même pas qu'elle existât. Mais je savais très bien ce que c'est qu'une marraine : je l'avais lu dans les contes et vu dans les images ; je savais qu'une marraine est une fée.

Je me laissai peigner et savonner tant qu'il plut à ma chère maman. Je songeais à ma marraine avec une extrême curiosité de la connaître. Mais, bien que grand questionneur d'ordinaire, je ne demandai rien de tout ce que je brûlais de savoir.

— Pourquoi ?

— Vous me demandez pourquoi. Ah ! c'est que je n'osais ; c'est que les fées, telles que je les comprenais, voulaient le silence et le mystère ; c'est qu'il est dans les sentiments un vague si précieux que l'âme la plus neuve en ce monde est par instinct jalouse de le garder ; c'est qu'il existe pour l'enfant comme pour l'homme des choses ineffables ; c'est que sans l'avoir connue j'aimais ma marraine.

Je vais bien vous surprendre, mais la vérité a parfois heureusement quelque chose d'imprévu,

qui la rend supportable... Ma marraine était belle à souhait. Quand je la vis, je la reconnus. C'était bien celle que j'attendais, c'était ma fée. Je la contemplais sans surprise, ravi. Pour cette fois et par extraordinaire la nature égalait les rêves de beauté d'un petit enfant.

Ma marraine me regarda : elle avait des yeux d'or. Elle me sourit et je lui vis des dents aussi petites que les miennes. Elle parla ; sa voix était claire et chantait comme une source dans les bois. Elle me baisa, ses lèvres étaient fraîches : je les sens encore sur ma joue.

Je goûtai à la voir une infinie douceur. Et il fallait, paraît-il, que cette rencontre fût charmante de tout point ; car le souvenir qui m'en reste est dégagé de tout détail qui l'eût gâté. Il a pris une simplicité lumineuse. C'est la bouche entr'ouverte pour un sourire et pour un baiser, debout, les bras ouverts, que m'apparaît invariablement ma marraine.

Elle me souleva de terre et me dit :

— Trésor, laisse-moi voir la couleur de tes yeux.

Puis agitant les boucles de ma chevelure :

— Il est blond, mais il deviendra brun.

Ma fée connaissait l'avenir, pourtant ses prédictions indulgentes ne l'annonçaient point

tout entier. Mes cheveux, aujourd'hui, ne sont plus ni blonds ni noirs.

Elle m'envoya le lendemain des joujoux qui ne me parurent pas faits pour moi. Je vivais avec mes livres, mes images, mon pot de colle, mes boîtes de couleurs et tout mon attirail de petit garçon intelligent et chétif, déjà sédentaire, qui s'initiait naïvement par ses jouets à ce sentiment des formes et des couleurs, cause de tant de douleurs et de joies.

Les présents choisis par ma marraine n'entraient point dans ces mœurs. C'était un mobilier complet de sportboy et de petit gymnaste. Trapèze, cordes, barres, poids, altères, tout ce qu'il faut pour exercer la force d'un enfant et préparer la grâce virile.

Par malheur, j'avais déjà le pli du bureau, le goût des découpures faites patiemment le soir à la lampe, le sens profond des images, et quand je sortais de mes amusements d'artiste prédestiné, c'était par des coups de folie, par une rage de désordre, pour jouer éperdument à des jeux sans règle, sans rythme, au voleur, au naufrage, à l'incendie. Tous ces appareils de buis verni et de fer me parurent froids, lourds, sans caprice et sans âme, jusqu'à ce que ma marraine y eût mis,

en m'en enseignant l'usage, un peu de son charme. Elle soulevait les altères avec beaucoup de crânerie et, portant les coudes en arrière, elle me montrait comment les barres, passées sur le dos et sous les bras, développent la poitrine.

Ce jour-là elle me prit sur ses genoux et me promit un bateau, un bateau avec tous ses gréements, toutes ses voiles et des canons aux sabords. Ma marraine parlait marine comme un loup de mer. Elle n'oubliait ni hune, ni dunette, ni haubans, ni perroquet, ni cacatois. Elle n'en finissait point avec ces mots étranges et elle mettait comme de l'amitié à les dire. Ils lui rappelaient sans doute bien des choses. Une fée, cela va sur les eaux.

Je ne l'ai pas reçu, ce bateau. Mais je n'ai jamais eu besoin, même en bas âge, de posséder les choses pour en jouir, et le bateau de la fée m'a occupé bien des heures. Je le voyais. Je le vois encore. Mais ce n'est plus un jouet. C'est un fantôme. Il coule en silence sur une mer brumeuse et j'aperçois sur son bord une femme immobile, les bras inertes, les yeux grands et vides.

Je ne devais plus revoir ma marraine.

Mais j'avais alors une idée juste de son caractère. Je sentais qu'elle était née pour plaire et

pour aimer, que c'était là son affaire en ce monde. Je ne me trompais pas, hélas ! J'ai su depuis que Marcelle (elle se nommait Marcelle) n'a jamais fait que cela.

C'est bien des années plus tard que j'appris quelque chose de sa vie. Marcelle et ma mère s'étaient connues au couvent. Mais ma mère, plus âgée de quelques années, était trop sage et trop mesurée pour devenir la compagne assidue de Marcelle, qui mettait dans ses amitiés une ardeur extraordinaire et une sorte de folie. La jeune pensionnaire qui inspira à Marcelle les sentiments les plus extravagants, était la fille d'un négociant. une grosse personne calme, moqueuse et bornée. Marcelle ne la quittait pas des yeux, fondait en larmes pour un mot, pour un geste de son amie, l'accablait de serments, lui faisait toutes les heures des scènes de jalousie, et lui écrivait, à l'étude, des lettres de vingt pages, tant qu'enfin la grosse fille impatientée déclara qu'il y en avait assez et qu'elle voulait être tranquille.

La pauvre Marcelle se retira si abattue et si triste qu'elle fit pitié à ma mère. C'est alors que commença leur liaison, peu de temps avant que ma mère sortît du couvent. Elles promirent de se rendre visite et tinrent parole.

Marcelle avait pour père le meilleur homme du monde, charmant, avec bien de l'esprit et pas le sens commun. Il quitta la marine, sans motif, après vingt ans de navigation. On s'en étonnait. Il fallait s'étonner qu'il fût resté si longtemps au service. Sa fortune était médiocre et son économie détestable.

Regardant par sa fenêtre, un jour de pluie, il vit sa femme et sa fille à pied, fort embarrassées de leurs jupes et de leur en-tout-cas. Il s'aperçut pour la première fois qu'elles n'avaient point voiture, et cette découverte le chagrina beaucoup. Sur-le-champ, il réalisa ses valeurs, vendit les bijoux de sa femme, emprunta de l'argent à divers amis et courut à Bade. Comme il avait une martingale infailible, il joua gros jeu, à l'effet de gagner chevaux, carrosse et livrée. Au bout de huit jours, il rentra chez lui sans un sou et croyant plus que jamais à sa martingale.

Il lui restait une petite terre dans la Brie où il éleva des ananas. Après un an de cette culture, il dut vendre le fonds pour payer les serres. Alors il se jeta dans des inventions de machines, et sa femme mourut sans qu'il y prît garde. Il envoyait aux ministres, aux Chambres, à l'Institut, aux Sociétés savantes, à tout le monde, des plans et

des mémoires. Ces mémoires étaient quelquefois rédigés en vers. Pourtant, il avait quelque argent, il vivait. C'était miraculeux. Marcelle trouvait cela simple et achetait des chapeaux avec toutes les pièces de cent sous qui lui tombaient sous la main.

Pour jeune fille qu'elle était alors, ma mère ne comprenait pas la vie de cette façon, et Marcelle la faisait trembler. Mais elle aimait Marcelle.

— Si tu savais, m'a dit cent fois ma mère, si tu savais comme elle était charmante alors !

— Ah ! chère maman, je l'imagine bien.

Il y eut pourtant une brouille entre elles, et la cause en fut un sentiment délicat qu'il ne faudrait point laisser dans l'ombre où l'on cache les fautes de ceux qui nous sont chers, mais que je ne dois pas analyser, moi, comme tout autre pourrait le faire. Je ne le dois pas, dis-je, et ne le puis non plus, n'ayant sur ce sujet que des indices extrêmement vagues. Ma mère était alors fiancée à un jeune médecin qui l'épousa peu après et devint mon père. Marcelle était charmante ; on vous l'a dit assez. Elle inspirait et respirait l'amour. Mon père était jeune. Ils se voyaient, se parlaient. Que sais-je encore... Ma mère se maria et ne revit plus Marcelle.

Mais, après deux ans d'exil, la belle aux yeux d'or eut son pardon. Elle l'eut si bien qu'on la pria d'être ma marraine. Dans l'intervalle, elle s'était mariée. Cela, je pense, avait beaucoup aidé au raccommodement. Marcelle adorait son mari, un monstre de petit moricaud qui naviguait depuis l'âge de sept ans sur un navire de commerce, et que je soupçonne véhémentement d'avoir fait la traite des noirs. Comme il possédait des biens à Rio-Janeiro, il y emmena ma marraine.

Ma mère m'a dit souvent :

— Tu ne peux te figurer ce qu'était le mari de Marcelle, un magot, un singe, un singe habillé de jaune clair des pieds à la tête. Il ne parlait aucune langue. Il savait seulement un peu de toutes, et s'exprimait par des cris, des gestes et des roulements d'yeux. Pour être juste, il avait des yeux superbes. Et ne crois pas, mon enfant, qu'il fût des Iles, ajoutait ma mère ; il était Français, natif de Brest et se nommait Dupont.

Il faut vous apprendre, en passant, que ma mère disait les Iles pour tout ce qui n'est pas l'Europe, et cela désespérait mon père, auteur de divers travaux d'ethnographie comparée.

— Marcelle, poursuivait ma mère, Marcelle était folle de son mari. Dans les premiers temps,

on avait toujours l'air de les gêner en allant les voir. Elle fut heureuse pendant trois ou quatre ans; je dis heureuse parce qu'il faut tenir compte des goûts. Mais, pendant le voyage qu'elle fit en France... tu ne te rappelles pas, tu étais trop petit.

— Oh! maman, je me rappelle parfaitement.

— Hé bien! pendant ce voyage, son moricaud prit là-bas, dans les Iles, d'horribles habitudes : il s'enivrait dans des cabarets de matelots avec des créatures. Il reçut un coup de couteau. Au premier avis qu'elle en eut, Marcelle s'embarqua. Elle soigna son mari avec cette fureur magnifique qu'elle mettait à tout. Mais il eut un vomissement de sang et mourut.

— Marcelle n'est-elle pas revenue en France? Maman, pourquoi n'ai-je pas revu ma marraine?

A cette question, ma mère répondit avec embarras :

— Étant veuve, elle connut à Rio-Janeiro des officiers de marine qui lui firent grand tort. Il ne faut pas penser du mal de Marcelle, mon enfant. C'est une femme à part, qui n'agissait pas comme les autres. Mais il devenait difficile de la recevoir.

— Maman, je ne pense pas du mal de Marcelle; dites-moi seulement ce qu'elle est devenue?

— Mon fils, un lieutenant de vaisseau l'aima, ce qui était bien naturel, et la compromit parce qu'une si belle conquête flattait son amour-propre. Je ne te le nommerai pas ; il est aujourd'hui contre-amiral, et tu as dîné plusieurs fois avec lui.

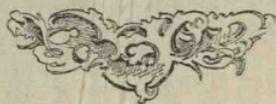
— Quoi ! c'est V..., ce gros homme rougeaud. Hé bien, il raconte de jolies histoires de femmes, après dîner, dans le fumoir, cet animal-là, maman !

— Marcelle l'aima à la folie. Elle le suivait partout. Tu conçois, mon enfant, que je ne sais pas très bien cette histoire-là. Mais elle finit d'une façon terrible. Ils étaient tous deux en Amérique ; je ne puis te dire exactement en quel endroit, parce que je n'ai jamais pu retenir les noms de la géographie. S'étant lassé d'elle, il la quitta, sous quelque prétexte, et revint en France. Tandis qu'elle l'attendait dans les Îles, elle apprit, par un petit journal de Paris, qu'il se montrait au théâtre avec une actrice. Elle n'y put tenir, et, bien que souffrant de la fièvre, elle s'embarqua. Ce fut son dernier voyage. Elle mourut à bord, mon enfant, et ta pauvre marraine, cousue dans un drap, fut jetée à la mer.

Je n'en sais pas davantage. Mais chaque fois que le ciel est d'un gris tendre et que le vent a des

plaintes douces, ma pensée s'envole vers Marcelle et je lui dis :

— Pauvre âme en peine, pauvre âme errant sur l'antique océan qui berça les premières amours de la terre, cher fantôme, ô ma marraine et ma fée, sois bénie par le plus fidèle de tes amoureux, par le seul, peut-être, qui se souvienne encore de toi. Sois bénie pour le don que tu mis sur mon berceau en t'y penchant seulement ; sois bénie pour m'avoir révélé, quand je naissais à peine à la pensée, les tourments délicieux que la beauté donne aux âmes avides de la comprendre ; sois bénie par celui qui fut l'enfant que tu soulevas de terre pour chercher la couleur de ses yeux. Il fut, cet enfant, le plus heureux, et, j'ose dire, le meilleur de tes amants. C'est à lui que tu donnas le plus, ô généreuse femme ! car tu lui ouvris, avec tes deux bras, le monde infini des rêves.



 HISTOIRE de Marcelle et le tendre hommage que lui rendait son filleul avaient enveloppé les esprits de je ne sais quelle langueur. En même temps le vent s'était levé et vibrail dans les grands arbres avec des notes de harpe éolienne. On s'égarait dans le paradis des rêves, mais, à vrai dire, depuis le matin on n'en sortait guère. Quelques jeunes filles plaignaient Marcelle.

— Voilà, dit Madame de Cercy-Latour, de la pitié bien placée! L'auteur, entraîné par la vérité, nous a formellement dit que Marcelle, née pour plaire et pour aimer, n'avait jamais rien fait autre chose au monde. Quelle plus heureuse destinée peut rêver une femme?

— Mais, dit Janille, aimer n'est pas être aimée...

— J'en demande bien pardon à Votre Majesté, dit la grande dame; c'est absolument la même chose. L'amour est toujours double. Un auteur bien placé, dont je regrette l'absence ici, essaie de le prouver dans un roman intitulé la Répercussion. L'amour y est naturellement comparé à un coup de marteau qui ébranle toujours plus ou moins l'objet sur lequel il frappe.

— Par les besicles de ma grand'mère! fit la Marquise Thérèse, et j'y engagerais les miennes au besoin, vous me la baillez belle! Allez-vous mesurer l'amour à l'aune ou à la pesée, et assimiler les coups de cœur aux coups de poing?

— Je ne vais point jusque-là. Mais je prétends que l'amour, s'il est sincère et profond, oblige à l'amour la personne aimée. Il est l'irrésistible magnétisme capable de tous les miracles. Et s'il y a des hommes qui ne sont pas aimés, c'est qu'ils n'aiment pas assez, voilà tout. Messieurs, ce n'est pas de notre faute si votre cœur ne se hausse pas jusqu'à la tendresse parfaite et au dévouement entier. Jurer que l'on adore une femme, offrir de se sacrifier à sa volonté, à son geste, à son sourire, la belle affaire! cela est à la portée de tout le monde. Celui qui donnait sa vie pour une nuit de Cléopâtre ou pour une heure de Thalestris, la fière amazonne, faisait un marché d'or.

C'est en vérité trop facile. On n'obtient l'amour — ce crucifiement divin — qu'en montant le calvaire, qu'en suant le sang à chaque station ; à moins qu'on ne se fasse des ailes pour y atteindre comme un aigle. Vous dites que vous aimez ? Donnez-en la preuve. Avez-vous incendié la maison de votre amante pour l'enlever dans vos bras à travers les flammes ? Avez-vous tué vos rivaux à coups de flèche, comme Ulysse, pour la reconquérir ? Lui avez-vous fait litière de votre vie, de vos biens, de tout ce que vous pouvez être, de vos espérances, de vos illusions, de votre passé, de votre présent, de votre avenir ? Avez-vous eu du génie ? Avez-vous fait des journaux comme Girardin, des coups de Bourse comme Rothschild, des poèmes comme Victor Hugo ? Si vous n'avez pas fait tout cela, qu'avez-vous fait ? Rien ou pas grand'chose. En vérité, messieurs, les femmes sont vos dupes, et si j'étais à leur place, à toutes ! — car je ne parle pas de moi — vous ne les toucheriez pas seulement du bout des doigts. Vous dites que vous les aimez ? Suprême outrecuidance. Mais on compte ceux qui meurent ou se déshonorent pour elles ! Quels sont les amants qui ne sentent que par elles et qui ne connaissent d'air respirable que celui qui les touche ? Tenez, vous me faites pitié.

On s'était rapproché de la belle parleuse qui se

se laissait entraîner par son sujet, et s'animait de la suprême beauté de l'enthousiasme. Les femmes étaient suspendues à ses lèvres ; les hommes auraient voulu s'y suspendre.

La Reine, qui craignit de se voir déposséder de la couronne, coupa la parole à Madame de Cercy-Latour par d'adroits applaudissements. L'assemblée s'y associa avec une grande effusion, et Janille félicita l'orateur après l'avoir interrompu. Mais tout à coup on vit sa figure rose prendre un air courroucé qui ne laissa pas d'inquiéter ses sujets.

— Je ne saurais, dit-elle avec un geste impérieux, faire clore les portes en pleine forêt, mais j'enjoins à mes sujets et sujettes de fermer toute issue à M. Théodore de Barville ! Car je vois bien qu'il songe à se dérober. Et s'il ne nous dit pas une histoire de la meilleure grâce du monde, nous le condamnerons à en dire deux.

— En voici une ! s'écria le poète après avoir reconnu que ses efforts pour se dégager seraient aussi vains que ceux de Protée.

LE MALADE GUÉRI

I

UI, mon ami, dit Garreta, serrant dans ses bras Lapujade à l'étouffer, c'est pour toi seul que j'ai tout vendu là-bas, et que je me fixe à Paris. J'y viens pour savourer ton triomphe, pour jouir de ta gloire, pour en ramasser les miettes; car à Sisteron, où nous avons été élevés ensemble, n'étions-nous pas deux frères?

— Eh bien, dit Lapujade, assieds-toi; je vais envoyer chercher quelques côtelettes, car mon déjeuner à moi te semblerait insuffisant. Je ne mange que des légumes.

— Ainsi, reprit Garreta avec enthousiasme, tu es le ténor, le dompteur, l'enchanteur des âmes, le roi de Paris! Qui m'eût dit cela, lorsque nous étions au collège communal? Chaque fois que tu fais sortir ton *ut* de poitrine, on te le paie au prix du diamant, et l'*ut dièze*, comme s'il était une étoile! Te voilà logé dans un palais et les tapis sur lesquels tu marches pourraient servir à habiller des princesses. J'ai vu que tu as été décoré de cinq ou six ordres, et quand tu vas à Asnières, on te met dans les journaux. Mais tout cela n'est encore rien! Ce qui m'enivre, Lapujade, ce qui me monte la tête, c'est ce troupeau de femmes séduites, énamourées, quittées, abandonnées, déchevelées que tu traînes après toi, comme don Juan! Oh! toutes ces grandes dames fuyant pour toi leurs maris, ces jeunes filles escaladant le mur de leurs pensions avec des échelles de corde, ces princesses d'Orient venant du bout du monde t'apporter, comme à Salomon, des vases pleins de pierres précieuses, à la bonne heure, voilà qui vaut la peine de vivre!

— Tu es bien bon, dit Lapujade.

— Aussi, fit Garreta, tu es célèbre comme Agamemnon! Mille et trois! ce nombre-là doit te faire sourire, toi qui comptes tes amantes par

milliers ! Ah ! j'ai tout lu, je connais par A plus B, je sais sur le bout du doigt l'histoire de tes bonnes fortunes ; mais c'est égal, je veux que tu me la racontes toi-même, fume-moi ce cigare que m'a vendu un contrebandier espagnol ; je pense que ses feuilles sont capables de jouer assez bien leur scène, dans la série des blondes !

— Merci ! dit Lapujade, je ne fume pas. » Et une larme aussitôt réprimée se montra au bord de sa paupière.

— Eh bien, qu'est-ce ? fit tendrement Garreta. Tu pleures ?

— Écoute, dit le ténor, voilà quinze ans que j'étouffe, faute de trouver un cœur ami où épancher le mien ; il est temps que je parle. Écoute-moi tranquillement comme dans les tragédies ; ne t'étonne pas, quand même je te raconterais un songe, et au fait, je vais t'en raconter un, qui contient toutes les horreurs : c'est ma vie ! Oui, Garreta, les femmes de tous les pays, les princesses, les duchesses, les simples femmes riches et toutes les autres m'admirent et m'adorent, en maillot rouge, en maillot gris clair, en armure de guerrier, en habit de roi ; j'ai vu agenouillées devant moi des figures divines, j'ai vu éparpillés sur ma chaussure l'or et la sombre nuit des plus

belles chevelures. On m'enlève dans les rues noires, en me mettant des bandeaux sur les yeux, et on me conduit dans des palais, dans des chambres tendues de soies roses, où m'attend une grande dame humble, soumise, ardente, et où les plafonds sont faits de miroirs, afin que l'image du ténor s'y reproduise à l'infini. Je suis attendu avec de petits festins de friandises, dont un seul coûte le revenu d'une ferme en Beauce, et avec les lettres d'amour que je reçois, on pourrait tendre dans la maison de ton père toutes les murailles et tous les galandages, et habiller encore tous les mûriers de votre jardin!

II

— Mille millions de cigales! dit Garreta, tu as donc l'appétit d'un tigre pour dévorer tout ça?

— Hélas! dit tristement Lapujade, voilà justement où je voulais en venir; je ne dévore rien du tout. Je vis plus chaste qu'une nonne prisonnière dans un in-pace, plus chaste qu'une statue de Victoire sur sa colonne, et qu'un soldat de

Napoléon à la Bérésina. Oui, lorsque je me trouve seul avec la dame qui a bravé mille dangers ou mille ennuis pour m'entendre lui parler d'amour, je ne lui en parle pas ; et c'est alors que je dois me tirer d'affaire par d'humbles aveux ou, à la rigueur, par des mots d'esprit. Tu me demanderas comment il se fait qu'après tant de temps écoulé, on ne sait pas encore à quoi s'en tenir sur mon compte ; c'est, mon ami, parce que mes Arianes déçues aiment mieux faire semblant de se lécher les babines que d'avouer leur déconvenue, et elles feignent d'être contentes de moi, pour n'en pas dégoûter les autres. Ainsi, mon ami, je vis sur un mensonge, il n'y a jamais eu de secret aussi bien gardé que le mien, et j'ai dix mille complices !

— Ah ! pauvre que tu es, dit Garreta attendri, qui a pu te mettre dans un état si lamentable ? Sans doute des excès précoces ?

— Mais, dit Lapujade, mes seuls excès ont consisté en des abus de gammes et de vocalises ; je suis d'ailleurs robuste comme un chêne ; je pourrais, si je voulais, *tomber* tous les athlètes, et recommencer l'exploit d'Hercule ; car si je rencontrais un roi qui eût cent filles, et qui leur permît de me témoigner de la sympathie, il ne

me faudrait pas plus d'une nuit pour le rendre cent fois grand-père; mais il n'y aurait plus de ténor! Un ténor, mon ami, se compose surtout de ce qu'il ne fait pas; je ne fume pas, je ne mange pas, je ne bois pas de vin; je me nourris d'épinards au sucre et de soupe aux herbes, et les soirs où je ne chante pas au théâtre, je me couche à sept heures. Je dois éviter toute émotion; aussi je ne me permets pas la lecture de Berquin, auteur trop violent et excessif pour mon hygiène, et quand j'ai envie de m'amuser, je lis *L'Annuaire du Bâtiment* ou *Le Parfait Notaire*. Et encore ne dois-je pas les savourer avec trop de passion...

— Mais, dit Garreta, c'est l'enfer!

III

— Oui, reprit Lapujade, un enfer où on gèle. Je demeure littéralement dans du coton ou plutôt dans de l'ouate, comme un joyau, et je ne me permets pas de respirer une rose, sans avoir auparavant atténué son parfum par un procédé chimique. Nul objet ne me touche ou ne m'approche sans que sa température ait été vérifiée

à l'aide d'un thermomètre. Car, mon cher Léon, une voix de ténor est une maladie des cordes vocales; abandonnée à elle-même, la nature et les forces du tempérament en triompheraient vite; c'est pourquoi je dois l'entretenir avec force loochs, juleps, médicaments de tout genre, et avec le concours empressé de trois médecins. Et non seulement ils doivent entretenir ma maladie du larynx, mais comme je suis, de même que tous les ténors, taillé en force et pourvu d'un coffre solide, c'est grâce à leurs artifices que, sans me serrer, chose incompatible avec ma profession, j'arrive à paraître agile et mince, comme il sied à l'être adoré. Jujubes, lichens, pâtes pectorales, tel est mon régal ordinaire, et je bois plus d'infusions de guimauve que Bassompierre ne buvait de vin dans sa grande botte à entonnoir. Mais tu crois que c'est tout? tu ne sais rien encore! Le public se pâme quand je chante; ce sont des fureurs, des applaudissements, des rappels, des bouquets jetés, comme pour Adelina Patti ou Christine Nilsson; eh bien! mon cher, je ne connais pas une note de musique, et je ne sais pas plus chanter que l'ours dans les cavernes; c'est ce brigand de Savignat, l'accompagnateur du théâtre, obstiné comme une mule et jamais

impatiénté, qui me fourre tout cela, comme la becquée à un serin. Ainsi, tu le vois, tous mes instants sont remplis par la pharmacie et le piano; quant aux femmes, je les fuis comme la peste.

— Pourtant, dit Garreta, il y en a une que tu ne fuiras pas, car j'ai promis de t'amener dîner avec elle. Mais celle-là n'est pas à craindre, un pauvre être réduit à rien, tordu comme un cep de vigne, dont la peau brûle comme une braise, et qui gèle toujours! Mais tu te la rappelles bien, Pulchérie, la petite Pulchérie Mordeille, qui demeurait à Aubignosc; il y avait un vieil olivier noueux et tout difforme, devant la maison de son père! Elle t'aimait quand nous étions petits, et par jalousie elle avait à moitié étranglé sa cousine Rose; elle t'aimait encore quand nous sommes sortis du collège, et, Dieu me pardonne, je crois qu'elle t'aime toujours. Tu sais, elle est très riche, elle a épousé le minotier Lussignol et puis elle est devenue veuve. Il y a trois mois, elle a vendu son bien, elle est venue demeurer à Paris où elle a acheté un joli hôtel dans la rue de Boulogne. Eh bien, je crois que si elle s'est expatriée, c'est comme moi, pour te revoir.

— Ah! pas de femmes! dit Lapujade. Entre

nous, mon *ut* m'inquiète. Je crois qu'il a quelque chose.

— Qu'est-ce donc, fit Garreta, est-ce qu'il ne sort plus quand tu veux?

— Au contraire, dit Lapujade, il ne demande qu'à sortir, il est superbe; mais il est aussi comme attristé. On dirait qu'il s'ennuie. Ah! bien, il ne manquerait plus qu'une femme dans l'affaire!

— Mais, dit Garréta, je te le répète, Pulchérie se meurt de la fièvre, et elle est si mignonne, si amoindrie qu'elle tiendrait dans un nid de colombe. Elle t'attend demain avec moi; tu ne refuseras pas à ta petite amie de toujours le plaisir de te retrouver pendant une heure! »

Lapujade se fit beaucoup prier; il céda enfin après avoir fait mille restrictions, et après avoir donné le menu de son dîner qui, à ce que lui promit Garreta, serait ponctuellement exécuté. Le lendemain, à sept heures et demie précises, les deux amis firent leur entrée dans un petit salon tendu de soie blanche où, sous les pieds, un très épais tapis blanc semé seulement de quelques minces fleurettes, ressemblait à de la neige. Dans un énorme fauteuil carré en damas rose-sèche, le ténor vit quelque chose, un long et tout petit paquet enseveli dans des étoffes : c'était madame

Lussignol! La tête, pareille à une olive noire, était perdue dans une mantille, et les yeux seulement brillaient comme des charbons.

— « Ah! dit-elle, je suis bien heureuse de vous voir. » Et d'une toute petite voix harmonieuse et douce, qui semblait lointaine, elle se mit à parler du passé, d'Aubignosc et des jours enfuis. Mais bientôt on annonça que madame était servie, et une robuste femme de chambre prit dans ses bras Pulchérie et, avec mille précautions, la posa sur une chaise de malade, devant la table, où les deux amis la rejoignirent. Sur un couvert étincelant de fleurs, de faïences, d'amusantes orfèvreries, Lapujade, rassuré, vit avec plaisir les deux plats qu'il avait ordonnés : ses laitues cuites et ses épinards au sucre.

— « Mais auparavant, dit Pulchérie, vous mangerez bien avec nous un peu de bouillabaisse. C'est de la bouillabaisse pour demoiselle, douce comme un agneau! »

IV

L'imprudent ténor accepta; les parfums de la patrie l'avaient saisi aux narines; comment ré-

sister à ce bouillon fumant, safrané, qui sentait le citron et l'orange, et à ce grand plat où se mêlaient le saint-pierre, la rascasse, tous les poissons de roche, et les petits homards gros comme des écrevisses? Mais l'agneau dont cette bouillabaisse, au dire de Pulchérie, rappelait la douceur, eût pu égorger des tigres! Et toujours la petite voix de cigale enivrait le ténor; il mangea de l'aïoli, de la brandade, et une sorte de ragoût féroce où la viande et les piments ne faisaient plus qu'une pâte de feu. Enfin il savoura une pêche, il but du café brûlant, il avala un verre de kummel, car tout s'enchaîne; mais il était dévoré de remords, et pâle d'inquiétude. Il se disait bien pour se rassurer : « Heureusement que la femme n'est pas à craindre, et que d'ailleurs Garreta est avec moi! » mais de temps en temps il ne pouvait s'empêcher de se demander : « Que devient mon *ut!* » Le dîner terminé, Pulchérie se pencha vers Garreta.

— « Eh bien, maintenant, va faire ma commission », lui dit-elle d'une voix mourante.

Garreta obéit. Alors la femme de chambre revint, prit dans ses bras madame Lussignol, et la porta dans un boudoir où, quoiqu'on fût encore en septembre, un feu vif brillait dans la cheminée

de marbre bleu, et dont presque toute l'étendue était occupée par un divan d'une largeur énorme, revêtu de blanches fourrures. A part ce divan il n'y avait pas là d'autre meuble qu'une petite chaise très basse, où s'assit Lapujade. Pulchérie rejeta sa mante, ses voiles, et soudain réveillée, apparut éclatante de charme et de grâce, couronnée d'une vaste chevelure, noire mais belle, comme la Sulamite, très mince en effet, mais pas du tout maigre, il s'en fallait de tout. Elle parlait, racontant encore leurs souvenirs, lentement, musicalement, mais pendant ce temps le ténor se sentait à la fois brûlé et comme violemment attiré par les yeux de feu, dont l'incendie pénétrait jusque dans ses veines. Enfin vaincu, n'ayant plus la force de lutter, il s'avança vers madame Lussignol, il baisa ses lèvres pareilles à une grenade écarlate, se sentit serré par des bras d'une force terrible qui eussent étouffé un loup, et le ténor succomba; quinze ans de prudence, de sagesse, de renoncement étaient perdus!

Libre enfin, il voulu fuir; vain espoir! Les prunelles charmeresses, les yeux de braise noire l'avaient recloué sur sa chaise. Pulchérie lui parlait encore de leur enfance et du ruisseau où il l'avait portée dans ses bras, et plus que jamais les yeux

enflammés, les yeux l'attiraient et le brûlaient.

— « Eh bien! cent mille millions de diables! se dit-il, j'ai deux cent mille livres de rente. Je ne serai plus ténor, voilà tout! » Et il retourna près de Pulchérie avec une sombre joie.

En effet, il n'est plus jamais redevenu ténor, et il a radicalement perdu sa maladie de larynx, et, par conséquent, sa voix. Il est plein d'esprit; il chasse, il fait de l'escrime, il monte à cheval, il mange, boit et lit tout ce qu'il veut, et il a une adorable maîtresse, qui n'a plus la fièvre. Enfin, pour dépouiller entièrement le vieil homme, pour rompre avec le passé, et pour n'avoir plus rien en lui qui rappelle le ténor, — il apprend la musique!





N trouva généralement que le conteur était allé un peu loin ; mais il y eut sur les lèvres des femmes les plus jolis sourires du monde ; quelle plus belle récompense pourrait envier un poète ?

Seule, la Reine Janille osa faire entendre la voix sévère de la critique.

— En tant que méridionale, dit-elle, il m'est permis, je pense, de défendre mes compatriotes. Comment osez-vous nous représenter, d'abord, votre héroïne Pulchérie, telle qu'un pauvre être réduit à rien, tordu comme un cep de vigne, et dont la peau brûle comme braise et qui gèle toujours ? O poètes incorrigibles ! qui damnez et proscrivez les gens, rien que pour avoir le plaisir de les sauver et de les réhabiliter ensuite. Je pro-

teste au nom de Pulchérie, et vous savez bien que j'ai raison, puisque après avoir fait de votre amoureuse un tout petit paquet, avec une tête pareille à une olive noire (horreur!), vous la frappez d'une baguette plus magique que la mienne et la faites apparaître éclatante de charme et de grâce, et « pas du tout maigre, il s'en fallait de tout? » Ah çà, de qui se moque-t-on ici? Est-il logique de trépigner sur cette veuve Lussignol pour vous en éprendre follement ensuite? Que serait-il arrivé, si votre conte avait eu quatre pages de plus? Quelles beautés inouïes, quelles virginités, quels charmes tout-puissants auraient été l'apanage du singe que vous étiez écœuré de décrire! Je vous inflige un blâme, M. de Banville, et j'en ai d'autant plus le droit que Madame veuve Lussignol, aujourd'hui Madame Lapujade, est une de mes amies.

— Ce n'est peut-être pas la même, murmura le poète...

On ne réplique pas aux reines, ou du moins on a tort de leur répliquer. Janille agita sa baguette au-dessus de la tête du coupable, qui chercha l'ombre! Mais le geste hautain, se transformant tout à coup, prit une grâce infinie pour appeler Paul Arène qui écoutait des nids chanter dans les buissons. Arène ne se fit pas prier pour s'approcher d'une Reine qui lui

rappelait les plus jolies femmes de son pays. Ils échangèrent un sourire.

— Qué bats dire?

— Ço que voudras.

Mettez deux méridionaux ensemble, deux vrais méridionaux, et si français que soit leur entourage, le patois maternel jaillira comme une fusée de leur rencontre.

Paul Arène, avec un sourire un peu narquois, dit à Madame de Rocas :

— Si ie disiou la Viello Cansoun de Téodor Aubaneu, dou galan félibre de la Miougrano?

— Assage.

Et le poète débuta ainsi :

La rescontre sus lis iero,
 La chatouno di péu blound :
 — Holà! hòu! passes bèn fièro!
 Eh! mounte vas, Madeloun?
 — Vau au four pausa levame.
 — Eh bèn! i'anaras deman.
 O mignoto, t'ame! t'ame!
 E la prene pèr la man.

— Sarpejeu! s'écria la Marquise Thérèse, quel est ce jargon, Monsieur Paul Arène? Sommes-nous chez les Félibres, par hasard?

— Madame, dit le conteur, ie n'insiste pas. Avec

la permission de notre gracieuse Reine, je voulais voir si l'harmonie du vers provençal serait appréciée par des oreilles parisiennes.

— Je ne discute pas votre harmonie, dit la bonne Marquise, mais la première condition, pour conter ici, c'est d'être entendu de tout le monde.

— Cela est bien difficile, dit Arène avec une modestie exagérée, mais ma qualité de paysan me sera une excuse, si je manque aux règles du beau langage.

Et ce paysan pour rire s'adressant à la belle Janille :

— Si Madame la Reine le permet, dit-il, je raconterai l'histoire du Petit Porteur d'huitres de la rue des Martyrs.

LE PETIT PORTEUR D'HUITRES



DEPUIS longtemps, je la gardais en réserve pour une occasion, cette légende du petit porteur d'huîtres. Ses huîtres étant revenues avec l'R dans le nom du mois, l'occasion m'a semblé bonne, et je viens vous raconter la chose comme je l'ai recueillie, non plus sur les collines alpestres qui embaument le thym et la lavande, mais tout près d'ici, entre Notre-Dame de Lorette et les Buttes, le long de pentes où la brise se parfume de non moins agréables odeurs, le soir, à l'heure de la descente

aux boulevards, en passant dans une forêt de rouses chevelures féminines.

Au temps jadis — il y a bien dix ans de cela, un siècle pour la chronologie parisienne! — j'ai-
mais parfois m'arrêter à mi-côte de l'interminable
montée des Martyrs, devant une gazouillante et
verdissante boutique. *Fleurs et Poissons*, telle était
l'enseigne. Mais outre les fleurs de toutes sortes
et les plantes grasses ou non qui formaient à sa
devanture un fouillis de jardin féerique, outre les
cyprins chatoyants qui, circulant avec une gra-
cieuse paresse derrière les glaces de sa vitrine
transformée en aquarium, avaient l'air, au travers
des branches, de naviguer dans un bosquet, on y
vendait encore — à l'usage et pour le caprice des
galantes habitantes du quartier, des petits chiens
blancs et frisés avec une faveur au cou, de grands
aras crêtés de rouge vif, des oiseaux des îles et
des singes.

On y vendait aussi des huîtres; et, lorsque
c'était la saison, tandis que les petits chiens
aboyaient, que les oiseaux des îles chantaient,
que les aras criaient, et que les singes prisonniers,
la ceinture de cuir au ventre, grimaçaient en ten-
dant leurs chaînes, les roses effeuillées au vent
pleuvaient sur le varech des bourriches.

Un matin, au moment où les commerçants ouvrent leurs volets, la petite Nisida, une des plus jolies écuyères du Cirque Fernando, qui était descendue dans la rue, en pantoufles et en peignoir, afin d'acheter deux sous de lait frais pour sa chatte, la petite Nisida, les yeux encore ensommeillés, crut positivement continuer un rêve lorsque sous l'enseigne : *Fleurs et Poissons*, étincelante des feux de l'aurore, elle aperçut, au lieu du patron, un garçonnet de quatorze à quinze ans, ingénu, blond, beau comme le jour qui se levait ou comme le Prince Charmant des Contes. Elle s'arrêta sur le trottoir d'en face, près de la colonne à spectacles, oubliant son lait et sa chatte, et sans autre souci que de le contempler.

Après Nisida, qui avait des pantoufles roses et un peignoir bleu, vint une jeune première du théâtre Montmartre qui avait des pantoufles bleues et un peignoir rose. Après l'écuyère et la jeune première, il vint un modèle, deux modèles, dix modèles, trente modèles — c'est effrayant la consommation de modèles faite par les peintres vivant sur ces hauteurs! — Puis, après les modèles, une innombrable quantité d'aimables personnes qui n'étaient pas modèles mais qui auraient pu l'être, à en juger d'après les inso-

lentes saillies que poussait à travers l'étoffe leur poitrine naïve et sans corset, et d'après la ligne serpentine, souple et nerveuse qui, partie de la nuque aux frisons emmêlés, descendait ininterrompue, moulant la cambrure des reins et la grâce solide des épaules.

Ce matin-là, les chats attendirent, et les raffinés Parisiens qui, parmi les plaisirs de la journée, mettent au premier rang les rencontres et bonnes fortunes de l'heure des boîtes à lait, n'eurent pas sujet de regretter leur matinale flânerie.

Tranquillement et comme si de rien n'était, le jeune garçon s'était mis à ouvrir des huîtres qu'il déposait à mesure, grasses, tentantes et débordantes d'eau, sur un plateau en métal anglais. Puis, quand le plateau fut chargé d'une suffisante pyramide, l'enlevant du plat de la main, avec une dextérité d'équilibriste, il partit à travers cette haie de femmes qui s'ouvrit au passage et qu'il ne regarda même point, dans la direction de la place Vintimille.

A ce moment, le patron apparut et cria :

— « N'oublie pas, petit : Au 214, à l'entresol, chez la comtesse Ernesto... le nom est à la porte, sur une plaque de cuivre. »

L'énoncé de cette adresse fit passer dans l'as-

semblée un frisson de jalousie. Avec un léger bruit argentin, les boîtes à lait s'entrechoquèrent, et Nisida, parlant au nom de tous comme le chœur d'une tragédie, prononça ces paroles vertueusement indignées :

— « En voilà du joli, si maintenant les comtesses se mettent à se faire apporter des huîtres par des gamins pas plus grands que ça !... »

L'assemblée entière approuva. Si bien que, une demi-heure après, de tous les coins du quartier, pour toutes les maisons, à tous les étages, chez l'heureux patron de *Fleurs et Poissons*, les commandes d'huîtres affluaient.

Jusqu'au soir, le patron ne put suffire à ouvrir des huîtres, non plus que son épouse à éventrer des bourriches; et le petit porteur, — faisant le va-et-vient, son plateau à la main, montant des escaliers tendus de moelleux et discrets tapis, sonnant à des portes d'où, quand on les ouvrait, s'exhalaient des parfums suaves, et sur le seuil desquelles venaient le recevoir des formes blanches, — le petit porteur se disait :

— « Mais qu'est-ce qu'elles ont, toutes ces dames-là, qu'est-ce qu'elles ont donc aujourd'hui à être ainsi enragées pour les huîtres ! »

Car il était tout neuf à Paris, le petit porteur,

neveu du patron. Et certes, la veille encore, quand voulant l'initier au commerce, son oncle était allé le chercher dans le hameau, près de Chevreuse où, la gaule à la main et le plus souvent sans souliers, il gardait les vaches au bord de l'Yvette, on l'eût fort étonné en lui prédisant ce que lui réservait la destinée.

Il s'y fit néanmoins : il s'y fit peu à peu.

Plusieurs mois durant, sans une plainte, sans hésitation ni défaillance, le vaillant garçon porta ses huîtres. Et cependant jamais — les statistiques en font foi! — jamais dans l'enchevêtrement de rues et de ruelles, aimablement peuplées, que le Moulin de la Galette semble bénir de ses grands bras, on ne mangea tant d'huîtres que cette année.

Toujours beau et même plus beau qu'au début, car il avait légèrement pâli et maigri, toujours à son poste dès l'aurore, au milieu des fleurs, dans le réveil des chants d'oiseaux, du matin jusqu'au soir, le petit porteur d'huîtres attendait. De temps en temps une femme s'arrêtait, en coquet négligé de voisine, rougissante et emmitouflée.

— « Cinq douzaines au 14 de la rue Blanche, pour dix heures et demie précises! » criait du fond de la boutique la voix joyeuse du patron.

Et à dix heures et demie précises, le petit porteur se mettait en route, ses cinq douzaines sur un plat, pour le 14 de la rue Blanche, le regard perdu dans un rêve, avec quelque chose de la résignation à la fois heureuse et terrifiée de la Pytho-nisse qui va monter sur son trépied.

Un matin on ne vit pas le petit porteur d'huitres. Les gens s'étonnèrent d'abord parce que la saison des huitres n'était pas finie. Puis, son absence se prolongeant, l'étonnement fit place à l'inquiétude.

Interrogé, le patron qui d'ailleurs avait fait fortune en ces quelques mois, répondit assez vaguement que le petit était retourné au pays, chez sa mère... que rien n'est fatigant à cet âge comme de monter des huitres tout le temps, qu'il avait besoin de l'air de la campagne, et que peut-être il ne reviendrait plus.

Alors, — car personne ne pouvait se contenter d'une explication aussi simple, — les commentaires allèrent leur train. Il courut des bruits d'enlèvement et de départ pour l'Italie avec une princesse de théâtre ou une grande dame russe. Les uns tenaient pour la comédienne, les autres pour la grande dame, mais tous étaient d'accord sur la question d'enlèvement.

Peu à peu cependant l'opinion générale s'établit que le petit porteur d'huîtres était mort, comme meurent ceux qui furent aimés des dieux, par un beau soir, à la fleur de l'âge. Sa perte fut longuement pleurée. Et même un poète qui savait le latin lui composa cette épitaphe païenne, à l'imitation de celle si touchante du petit danseur Sestertio qu'on peut lire à Antibes, sur un tombeau encastré dans le mur de l'Hôtel de Ville :

AUX DIEUX MANES
D'UN PETIT PORTEUR D'HUITRES
QUI, RUE DES MARTYRS, TOUTE UNE SAISON,
PORTA DES HUITRES ET FIT PLAISIR.





ETTE épitaphe à la manière antique, n'empêcha pas d'apprécier la modernité si parisienne de cette historiette. Et l'on revoyait, de Notre-Dame-de-Lorette au cirque Fernando, toutes ces petites personnes chaussées de mules espagnoles, échelonnées le long du trottoir, qui prennent la vie à rebours, ne savent de nécessaire que le superflu et ne prennent au sérieux que ce qui ne l'est pas.

— O les mignonnes qui se lèvent à midi, avec les yeux battus, et font hausser les épaules aux bourgeois, qui seraient bien fâchés de ne pas constater leur inconduite, — et de n'en pas profiter quelquefois. Ne les prenez point pour de vulgaires bêtaires. Non ; elles

ont des fiertés et des révoltes, des caprices à faire mourir de joie et des attendrissements à faire mourir de rire. Il ne faut pas les trier longtemps sur le volet pour découvrir chez elles des sœurs de charité et des Manon Lescaut fort présentables. « Mon cher chevalier ! » disait-elle... J'en veux à Paul Arène de ne pas nous avoir appris l'histoire de Nisida et de la jeune première du théâtre de Montmartre, car je suis sûr que ce sont des héroïnes, et il a eu tort vraiment de ne pas nous en informer. L'histoire du petit porteur d'huitres y aurait gagné, et nous saurions au juste de quoi ce bon garçon est mort si joliment, chose qui m'intriguera toute ma vie.

Je ne sais quel poète se lança dans cette dissertation, mais il est certain qu'elle fut écoutée et qu'on y répondit péremptoirement. Une voix s'éleva d'un buisson de roses plein de rossignols, et voilà ce qu'on entendit :

Psyché dans ma chambre est entrée,
Et j'ai dit à ce papillon :
Nomme-moi la chose sacrée.
Est-ce l'ombre ? Est-ce le rayon ?

Est-ce la musique des lyres ?
Est-ce le parfum de la fleur ?
Quel est entre tous les délires
Celui qui fait l'homme meilleur ?

*Enseigne-moi ce qui fait vivre,
Ce qui fait que l'œil brille et voit !
Enseigne-moi l'endroit du livre
Où Dieu pensif pose son doigt !*

*Quelle est la chose, humble et superbe,
Fait de matière et d'éther,
Où Dieu met le plus de son verbe,
Et l'homme le plus de sa chair ?*

*Quelle est la clef splendide et sombre,
Comme aux élus chère aux maudits,
Avec laquelle on ferme l'ombre
Et l'on ouvre le paradis ?*

*Puisque tu viens d'en haut, déesse,
Ange, peut-être le sais-tu ?
O Psyché ! quelle est la sagesse ?
O Psyché ! quelle est la vertu ?*

*Posant sur mon front, dans la nue,
Les ailes qu'on ne peut briser,
Entre lesquelles elle est nue,
Psyché m'a dit : « C'est le baiser. »*

— *Heureux ceux qui meurent dans le trouble de l'amour ! fit Guy de Maupassant avec une pointe de scepticisme, mais encore faut-il y croire, à l'amour, et j'ai perdu beaucoup d'illusions au bord de la Seine, dans le pays normand.*

— *Qu'y avez-vous donc vu ?*

— Des choses énormes, que les beaux vers qu'on vient de réciter m'ont rappelées, par un effet d'antithèse. J'ai vu, le mois dernier, j'ai vu, à la honte de la galanterie française, vendre une femme au litre. Est-ce donc pour cela que le système métrique a été créé et qu'on a mesuré avec tant de précision un des grands cercles de la sphère ?

— Vous avez tout l'air, dit la Reine avec un peu de gravité, d'une page de journal consacrée aux rébus, charades, énigmes, logogryphes et autres jeux d'esprit. Vous convient-il de vous mieux expliquer ?

— Je ne demande pas autre chose, Madame ; je serai bref et précis comme un juge d'instruction. Voici les faits de la cause.

UNE VENTE



LES nommés Brument (Césaire-Isidore) et Cornu (Prosper-Napoléon) comparaissent devant la cour d'assises de la Seine-Inférieure sous l'inculpation de tentative d'assassinat, par immersion, sur la femme Brument, épouse légitime du premier des prévenus.

Les deux accusés sont assis côte à côte sur le banc traditionnel. Ce sont deux paysans. Le premier est petit, gros, avec des bras courts, des jambes courtes et une tête ronde, rouge, bourgeonnante, plantée directement sur le torse, rond aussi, court aussi, sans une apparence de cou.

Il est éleveur de porcs et demeure à Cacheville-la-Goupil, canton de Criquetot.

Cornu (Prosper-Napoléon) est maigre, de taille moyenne, avec des bras démesurés. Il a la tête de travers, la mâchoire torse et il louche. Une blouse bleue, longue comme une chemise, lui tombe aux genoux, et ses cheveux jaunes, rares et collés sur le crâne, donnent à sa figure un air usé, un air sale, un air abîmé tout à fait affreux. On l'a surnommé « le curé » parce qu'il sait imiter dans la perfection les chants d'église et même le bruit du serpent. Ce talent attire en son café, car il est cabaretier à Criquetot, un grand nombre de clients qui préfèrent la « messe à Cornu » à la messe au bon Dieu.

M^{me} Brument, assise au banc des témoins, est une maigre paysanne qui semble toujours endormie. Elle demeure immobile, les mains croisées sur ses genoux, le regard fixe, l'air stupide.

Le président continue l'interrogatoire : « Ainsi donc, femme Brument, ils sont entrés dans votre maison et ils vous ont jetée dans un baril plein d'eau. Dites-nous les faits par le détail. Levez-vous. »

Elle se lève. Elle semble haute comme un mât avec son bonnet qui la coiffe d'une calotte

blanche. Elle s'explique d'une voix traînante :
 « J'écoissais d'z'haricots. V'la qu'ils entrent. Je
 m' dis « qué qu'ils ont. Ils sont pas naturels, ils
 sont malicieux ». Ils me guettaient comme ça, de
 travers, surtout Cornu, vu qu'il louche. J'aime
 point à les voir ensemble, car c'est deux pas
 grand'chose en société. J'leur dis : « Qué qu'
 vous m' voulez ? » Ils répondent point. J'avais
 quasiment une méfiance... »

Le prévenu Brument interrompt avec vivacité
 la déposition, et déclare :

— « J'étais bu. »

Alors Cornu, se tournant vers son complice,
 prononce d'une voix profonde comme une note
 d'orgue :

— « Dis qu' j'étions bus tous deux et tu
 n' mentiras point. »

Le président, avec sévérité. — Vous voulez dire
 que vous étiez ivres ?

Brument. — Ça n' se demande pas.

Cornu. — Ça peut arriver à tout l' monde.

Le président, à la victime. — Continuez votre
 déposition, femme Brument.

— « Donc, v'là Brument qui m' dit : « Veux-
 tu gagner cent sous ? — Oui, » que j' dis, vu qu'
 cent sous, ça s' trouve point dans l' pas d'un

cheval. Alors i m' dit : « Ouvre l'œil et fais comme mé », et le v'la qui s'en va quérir l' grand baril défoncé qu'est sous la gouttière du coin ; et pi qu'il le renverse, et pi qu'il l'apporte dans ma cuisine, et pi qu'il le plante droit au milieu, et pi qu'il me dit : Va quérir d' l'iau jusqu'à tant qu'il sera plein. »

Donc me v'la que j' vas à la mare avec deux siaux et qu' j'apporte dé l'iau, et pi encore de l'iau pendant ben une heure, vu que çu baril il était grand comme uné cuve, sauf vot' respect, m'sieu l' président.

Pendant çu temps-là, Brument et Cornu ils buvaient un coup, et pi encore un coup, et pi encore un coup. Ils se complétaient de compagnie que je leur dis : « C'est vous qu'êtes pleins, pu pleins qu' çu baril. » Et v'la Brument qui m'répond : — « Ne te tracasse point, va ton train, ton tour viendra, chacun son comptant ». Mé je m'occupe point d' son propos, vu qu'il était bu.

Quand l' baril fut empli rasibus, j' dis : « V'la, c'est fait. »

Et v'la Cornu qui m'donne cent sous. Pas Brument, Cornu ; c'est Cornu qui m' les a donnés. Et Brument m' dit : « Veux-tu gagner encore cent sous? » — « Oui » que j' dis, vu que j' suis

pas accoutumée à des étrennes comme ça. Alors il me dit : « Débille té. »

— « Que j' me débille ? »

— « Oui », qu'il m' dit.

— « Jusqu'ou qu' tu veux que j' me débille ? »

— Il me dit : — Si ça te dérange, garde ta chemise, ça ne nous oppose point. »

Cent sous, c'est cent sous, v'la que je m' débille mais qu' ça né m'allait point de m'débiller d'avant ces deux propre-à-rien. J'ôte ma coiffe, et pi mon caraco, et pi ma jupe, et pi mes sabots. Brument m' dit : « Garde tes bas itou ; j' sommes bons enfants. »

Et Cornu qui réplique : « J' sommes bons enfants. »

Donc me v'la quasiment comme not' mère Ève. Et qu'ils se lèvent, qu'ils ne tenaient pu debout, tant ils étaient bus, sauf vot' respect, m'sieu l' président.

Je m' dis : « Qué qui manigancent ? »

Et Brument dit : — « Ça y est ? »

Cornu dit : — Ça y est ! »

Et v'là qu'ils me prennent, Brument par la tête et Cornu par les pieds, comme on prendrait, comme qui dirait un drap de lessive. Mé, v'là que j' gueule.

Et Brument m' dit : « Tais-té, misère. »

Et qu'ils me lèvent au-dessus d' leurs bras, et qu'ils me piquent dans un baril qu'était plein d'iau, que je n'ai eu une révolution des sangs, une glaçure jusqu'aux boyaux.

Et Brument dit : « Rien que ça? »

Cornu dit : « Rien de pu. »

Brument dit : « La tête y est point, ça compte. »

Cornu dit : « Mets-y la tête. »

Et v'là Brument qui m' pousse la tête quasiment pour me néyer, que l'iau me faufilait dans l' nez, que j' véyais déjà l' Paradis. Et v'là qu'il pousse. Et j' disparaïs.

Et pi qu'il aura eu eune peurance. Il me tire de là et il me dit : « Va vite te sécher, carcasse. »

Mé, je m'ensauve, et j' m'en va courant chez m' sieu l' curé qui m' prête une jupe d' sa servante, vu qu' j'étais en naturel, et i va quérir mait' Chicot l' garde champêtre qui s'en va ta Crique-tot quérir les gendarmes qui vont ta la maison m'accompagnant.

V'la que j' trouvons Brument et Cornu qui s' tapaient comme deux béliers.

Brument gueulait. « Pas vrai, j' te dis qu'y en

a t'au moins un mètre cube. C'est l' moyen qu'est pas bon. »

Cornu gueulait « quatre siaux ça fait pas quasiment un demi-mètre cube. T'as pas ta répliquer, ça y est. »

Le brigadier leur y met la main sur le poil. J'ai pu rien. »

Elle s'assit. Le public riait. Les jurés stupéfaits se regardaient. Le président prononça :

— « Prévenu Cornu, vous paraissez être l'instigateur de cette infâme machination. Expliquez-vous !

Et Cornu, à son tour, se leva :

« Mon président, j' étions bus. »

Le président répliqua gravement :

— Je le sais. Continuez !

— J'y vas. Donc, Brument vint à mon établissement vers les neuf heures, et il se fit servir deux fil-en-dix, et il me dit : « Y en a pour toi, Cornu. » Et je m'assieds vis-à-vis, et je bois, et par politesse, j'en offre un autre. Alors, il a réitéré, et moi aussi, si bien que de fil en fil, vers midi, nous étions toisés.

Alors Brument se met à pleurer ; ça m'attendrit. Je lui demande ce qu'il a. Il me dit : « Il me faut mille francs pour jeudi : » Là-dessus,

je deviens froid, vous comprenez. Et il me propose à brûle tout le foin : « J' te vends ma femme. »

J'étais bu, et j' suis veuf. Vous comprenez, ça me remue. Je ne la connaissais point, sa femme ; mais une femme, c'est une femme, n'est-ce pas ? Je lui demande : « Combien ça que tu me la vends ? »

Il réfléchit ou bien il fait semblant. Quand on est bu on n'est pas clair, et il me répond : « Je te la vends au mètre cube. »

Moi, ça n' m'étonne pas, vu que j'étais autant bu que lui, et que le mètre cube ça me connaît dans mon métier. Ça fait mille litres, ça m'allait. »

Seulement, le prix restait à débattre. Tout dépend de la qualité. Je lui dis : « Combien ça, le mètre cube ? »

Il me répond : « Deux mille francs. »

Je fais un saut comme un lapin, et puis je réfléchis qu'une femme ça ne doit pas mesurer plus de trois cents litres. J' dis tout de même : « C'est trop cher. »

Il répond : « J' peux pas à moins. J'y perdrais. »

Vous comprenez : on n'est pas marchand de

cochons pour rien. On connaît son métier. Mais s'il est ficelle, le vendeux de lard, moi je suis fil, vu que j'en vends. Ah ! ah ! ah ! Donc je lui dis : « Si elle était neuve, j' dis pas, mais a t'a servi, pas vrai, donc c'est du r'tour. J' t'en donne quinze cents francs l' mètre cube, pas un sou de plus. Ça va-t-il ? »

Il répond : « Ça va. Tope là ! »

J' tope et nous v'là partis, bras dessus, bras dessous. Faut bien qu'on s'entr'aide dans la vie.

Mais eune peur me vint : « Comment qu' tu vas la litrer à moins d' la mettre en liquide ? »

Alors i m'explique son idée, pas sans peine, vu qu'il était bu. Il me dit : J' prends un baril, j' l'emplis d'eau *rasibus*. Je la mets d' dans. Tout ce qui sortira d'eau, je l' mesurerons, ça fait l' compte. »

Je lui dis : « C'est vu, c'est compris. Mais c't'eau qui sortira, a coulera, comment que tu feras pour la reprendre ? »

Alors i me traite d'andouille, et il m'explique qu'il n'y aura qu'à remplir le baril du déficit une fois qu' sa femme en sera partie. Tout ce qu'on remettra d'eau, ça f'ra la mesure. Je suppose dix seaux : ça donne un mètre cube. Il n'est pas bête tout de même quand il est bu, c'te rosse-là !

Bref, nous v'la chez lui, et j' contemple la particulière. Pour une belle femme, c'est pas une belle femme. Tout le monde peut le voir, vu que la v'la. Je me dis : « J' suis r'fait, n'importe, ça compte ; belle ou laide, ça fait pas moins l' même usage, pas vrai, monsieur le président. Et pi je constate qu'elle est maigre comme une gaule. Je me dis : « Y en a pas quatre cents litres. » Je m'y connais, étant dans les liquides.

L'opération, elle vous l'a dite. J'y avons même laissé les bas et la chemise à mon détriment.

Quand ça fut fait v'la qu'elle se sauve. Je dis : « Attention ! Brument, elle s'écape. »

Il réplique : « As pas peur, j' la rattraperons toujours. Faudra bien qu'elle revienne gîter. J'allons mesurer l' déficit. »

Je mesurons. Pas quatre seaux. Ah ! ah ! ah ! ah !

Le prévenu se met à rire avec tant de persistance qu'un gendarme est obligé de lui taper dans le dos. S'étant calmé il reprend :

— Bref, Brument déclare : « Rien de fait, c'est pas assez. » Moi je gueule, il gueule, je surgueule, il tape, je cogne. Ça dure autant que le jugement dernier, vu que j'étions bus.

V'la les gendarmes ! Ils nous sacréandent, ils nous carottent. En prison. Je demande des dommages. »

Il s'assit.

Brument déclara vrais en tous points les aveux de son complice.

Le jury, consterné, se retira pour délibérer.

Il revint au bout d'une heure et acquitta les prévenus avec des considérants sévères appuyés sur la majesté du mariage, et établissant la délimitation précise des transactions commerciales.

Brument s'achemina en compagnie de son épouse vers le domicile conjugal.

Cornu retourna à son commerce.





ETTE cause extraordinaire, que la maigreur de l'héroïne ne permet pas de qualifier de grasse, égaya fort la compagnie, et après quelques façons discrètes, tout le monde donna carrière à sa gaité.

L'éclat de rire, si doux quand il est sincère, découvrit des dents blanches et fit entendre des trilles argentins du côté des dames, des hoquets plus ou moins rauques du côté des hommes.

— Voilà un conte, dit Catulle Mendès, qui aurait fait bonne figure dans les amusants heptamérons de jadis ; et la reine Marguerite n'eût pas manqué d'en faire lire les passages les plus hardis par les plus sages de ses demoiselles d'honneur.

— *Est-il véritable que la reine de Navarre se plaisait à cette taquinerie?*

— *Aussi véritable que possible.*

— *Eh bien, c'est un divertissement que je ne saurais approuver, dit la Marquise Thérèse; je ne vois pas ce qu'elle pouvait gagner à la rougeur de ces pauvres filles. En vérité la Marguerite des Marguerites n'avait rien de la pureté des fleurs mignonnes qui portent son nom.*

— *Elle en avait la collerette, fit René Mazerai, et peut-être conviendrait-il de juger les personnes royales avec ménagement. Reprochez-vous à une autre Marguerite d'avoir baisé les lèvres d'Alain Chartier? Ce sont passe-temps de nobles dames et qui ne les empêchent pas d'être honnêtes à la façon de Brantôme. J'ai toujours admiré le sang-froid de la grande Mademoiselle qui avait, à ce qu'il paraît, la jambe fort bien faite. Ce n'était point une raison pour porter des bottes; mais enfin elle en portait, sous ses jupes. Elle avait aussi des pages, et quand elle rentrait de ses expéditions guerrières, ces jeunes gens se mettaient à genoux devant elle pour la déchausser. Faut-il ajouter que la mode des pantalons n'était pas encore inventée? L'histoire deviendrait impossible, si vous vous informiez de tout. Contentez-vous de savoir que le page de service perdait quel-*

quefois contenance dans ce dangereux emploi. Le pauvre enfant pâlisait, rougissait et tremblait dès la jarretière entrevue. Mademoiselle en riait, et faisait durer assez longtemps cet amusement étrange, en tout bien tout honneur, cela va sans dire. Lorsque la besogne du page était finie et que l'enfant, encore haletant, restait muet devant la beauté hautaine de Mademoiselle, la bonne dame tirait un louis de son escarcelle. Tiens, disait-elle, voilà pour toi, mauvais sujet — et fais-en bon usage.

— Le conseil était excellent, dit Guy de Maupassant, et si la dame avait besoin d'être réhabilitée, sa générosité prévoyante lui ferait le plus grand honneur.

— Voilà qui est fort bien, dit la Reine Janille un peu inquiète. Mais on vieillit à parler du passé, et je demande à rentrer dans l'élément moderne. Voici M. Aurélien Scholl qui va nous y aider...

— Très volontiers, Madame, dit le prince des chroniqueurs.

Et il commença de conter, après avoir assuré son lorgnon.

UN CAS DE NÉVROSE

 AS plus que la toilette, pas plus que la forme des chapeaux et des bottines, la médecine n'échappe à la mode. En cela, la médecine ne fait que suivre la maladie qui, à un moment donné, s'impose à une société tout entière, comme la valse, la polka et enfin le cotillon.

Qu'on les traite d'une façon ou d'une autre, les malades ne s'en portent ni mieux ni plus mal ; la moyenne des décès reste la même ; mais, comme l'a dit un de mes prédécesseurs en philosophie : « C'est une grande consolation d'être tué

selon les règles, parce que vos héritiers n'ont rien à vous reprocher. » Un homme doit être à la mode, qu'il soit malade ou docteur. Un docteur qui voudrait aller à l'encontre de la mode compromettrait inévitablement son salut dans l'autre monde et ses honoraires dans celui-ci.

Il n'y a pas encore bien longtemps que cette foule de maux anonymes qui assiègent les hauts rangs de la société, et principalement les femmes, étaient compris sous la dénomination générale d'affections nerveuses.

Les modes ne cessent pas entièrement ; il arrive souvent qu'elles ne font que changer de couleur ou légèrement altérer leur forme. C'est ainsi que le mot si dur de *dyspepsie* a été substitué à celui de *vapeurs*. Les digestions laborieuses, les symptômes dyspeptiques devinrent la phraséologie à la mode.

Les affections du foie eurent la vogue à leur tour. On n'entendit plus parler que d'obstructions et de maladies bilieuses. Ce fut à qui tirerait la langue devant son miroir.

Le foie fut admis comme une excuse valable pour la mauvaise humeur ; à l'ombre de leur foie,

les hommes moroses et les femmes querelleuses, qui maltraitaient leurs enfants et leurs domestiques, réussirent à se faire excuser et même à se faire plaindre.

La bile se présenta dans un moment favorable. C'était une substance visible, tandis que l'existence des nerfs avait toujours eu quelque chose d'obscur et d'équivoque; même au temps de leur plus grande vogue, des esprits hardis avaient mis en doute la réalité de leurs effets. Mais l'existence du foie ne pouvait être contestée. Tous les médecins envoyèrent alors leurs malades passer aux eaux deux ou trois saisons.

Les envies de femmes grosses ont perdu beaucoup de terrain. L'invention était cependant des plus ingénieuses; mais tout passe. On ne s'en sert guère plus que pour les vols dans les magasins de nouveautés.

Un moyen infaillible pour un médecin de se mettre à la mode, c'est de découvrir une nouvelle maladie. Celui qui l'a découverte peut seul la guérir, et personne ne la lui conteste, au moins pendant quelque temps. C'est le docteur qui fait

la réputation de la maladie, et c'est la maladie qui fait la fortune du docteur.

Il est vrai qu'une maladie nouvelle ne se trouve pas sous les pas d'un cheval. Aussi suffit-il de changer le nom d'une des sept cents maladies connues.

On est assez disposé à éternuer dans les temps chauds. Donnez un nom à cette incommodité, appelez-la, par exemple, *fièvre de fenaison*, et elle aura une vogue prodigieuse. « L'habile homme ! dira-t-on de l'inventeur ; il est le seul qui entende la fièvre de fenaison ! »

Mais la mode ne s'est jamais mieux affirmée que par l'extrême division qu'elle a introduite dans les travaux de la médecine. Jadis, le barbier maniait à la fois le rasoir et la lancette. Il coupait les cheveux, rasait le menton, remettait les bras et les jambes, et appliquait les ventouses. Les chirurgiens survinrent et s'emparèrent de la meilleure partie de ces attributions. Ceux-ci ne tardèrent pas à être dépouillés à leur tour.

Nous avons maintenant des oculistes, des dentistes, des auristes, des pédicures, des manicures, des orthopédistes et des masseurs. Chaque jour voit éclore une nouvelle spécialité.

Il y a quelque temps, *Ignotus* constatait, dans un article intitulé : la *Grande Névrose*, un état d'esprit particulier à notre époque.

« Voici le printemps, disait-il. La sève s'agite dans la plante humaine. C'est l'époque où la névrose, qui est le mal contemporain, apporte ses principaux troubles à nos sens.

« Un grand établissement scolaire de jeunes filles a été visité dernièrement par un de nos plus célèbres médecins, appelé par la directrice. Cet établissement était mal surveillé. Il était comme ouvert à tous les bruits du dehors, à toutes les odeurs de la rue, comme disait Louis Veuillot. Peu à peu, les élèves semblèrent s'alanguir et s'étioler — comme s'il y avait eu une épidémie mystérieuse. « Épidémie de chlorose, » disait le médecin de l'établissement. « Épidémie de névrose, » déclara le grand médecin consultant. Il faudra peut-être faire évacuer l'établissement, — et les jeunes filles iront porter la contagion dans leurs familles.

« Quelle était la cause de cette épidémie de névrose ? Était-ce la grande démoralisation précoce des élèves ? Non !

« Ces jeunes filles avaient appris — je veux bien le croire — la science de la vie avant d'avoir

assez d'énergie vitale. C'est la vision brutale des nudités morales qui causait cette névrose. Le duvet de ces jeunes filles était tombé trop tôt.

« Elles étaient comme les petites artistes qui s'étiolaient parce que leur cerveau est ébranlé par des vibrations prématurées. »

J'ai pu, dans ces derniers temps, constater moi-même un des phénomènes produits par un tel état d'esprit.

Après dix ans de mariage, M. et M^{me} de Beryls s'aimaient comme au premier jour.

Les ménages d'amoureux sont bien rares; j'en connais cependant deux ou trois à Paris. M. de Beryls avait trente-cinq ans, sa femme vingt-six. Peut-être avaient-ils continué de s'aimer parce qu'ils n'avaient pas cessé d'être beaux; peut-être aussi était-ce à un bonheur constant qu'était dû le rayonnement de leurs fronts, que n'avait jamais frôlé une pensée mauvaise.

Comme si chacun d'eux s'était affirmé dans cette union complète, ils avaient deux enfants : une fille de neuf ans et un garçon venu au monde onze mois après sa sœur.

Fils de parents jeunes, tous deux étaient sains et d'une intelligence peu commune.

Aussi le docteur T..., appelé tout à coup par les parents affligés, fut-il surpris de trouver le petit Georges pâle et maigre, les yeux bordés d'un cercle bleuâtre.

Envoyé pour huit jours à la campagne, à l'occasion du mariage d'une cousine, Georges était revenu dans un état maladif qui n'avait fait qu'empirer depuis cette époque.

Le docteur ordonna du fer, des viandes saignantes, et, prenant à part M^{me} de Beryls, il lui conseilla de surveiller du matin au soir le petit Georges, sans qu'il s'en aperçût.

La mère vigilante se mit à espionner son fils, tantôt par une porte entr'ouverte, tantôt par le trou de la serrure. Elle eut parfois recours à des ruses de sauvage pour ne pas perdre de vue l'enfant un seul instant.

Elle vit d'abord Georges se diriger vers la chambre de sa sœur. Il ouvrit une armoire taillée dans le mur, et dans laquelle on renfermait les jouets de Jeanne et les siens.

Là se trouvaient un peu pêle-mêle cinq ou six poupées de différentes dimensions, un grand polichinelle, un officier de zouaves, un gymnaste à

casquette blanche sur un vélocipède qu'on montait avec une clef, puis, entassés dans un coin, les éclopés de la première enfance : il y avait un pantin guillotiné, un soldat manchot, un tambour crevé, des bras cassés, des jambes de bois encore recouvertes de lambeaux rouges ou bleus, bordés d'une frange d'or ; un lapin à deux pattes, un petit cheval à bascule auquel il manquait le train de derrière ; la tête et le col s'appuyaient fièrement sur la poitrine brusquement, coupée par un trou béant avec une bordure de carton effiloché.

Georges s'agenouilla. Il prit par le bras une poupée que sa sœur appelait *Dudu* et qui, objet de soins particuliers, reposait sur un tabouret.

Georges posa *Dudu* dans un fauteuil et s'agenouilla devant elle.

Cette *Dudu* était vraiment une merveilleuse création. Sa chevelure blonde avait les reflets du cocon de Chine. Deux yeux d'un bleu foncé avec de longs cils noirs ; une petite bouche avec des lèvres groseille, indice d'un tempérament vigoureux ; des bras finement modelés, des épaules

adorables, un je ne sais quoi de parisien dans toute sa personne : telle se présentait la troublante Dudu.

Georges lui prit la main et la couvrit de baisers : puis, après avoir contemplé son idole pendant quelques instants, il s'enhardit et, appuyant ses lèvres sur les lèvres de Dudu, il resta comme en syncope.

M^{me} de Beryls, songeant alors au séjour que le petit Georges avait fait à la campagne, se mit à reconstituer naturellement les scènes d'amour qui avaient dû précéder le mariage de sa cousine. On ne se gêne pas devant un enfant — et Georges avait tout vu.

Le lendemain, on éloigna les domestiques ; la petite Jeanne fut envoyée aux Champs-Élysées avec sa bonne ; M. de Beryls prit son chapeau et déclara qu'il sortait pour affaires.

M^{me} de Beryls, à son tour, dit au petit Georges : — Mon ami, je suis obligée de te laisser seul à la maison. J'ai une visite à faire, je compte être de retour dans une demi-heure. Sois bien sage.

— Oui, maman.

M^{me} de Beryls se mit aussitôt en observation.

Georges alla chercher Dudu, la porta dans sa chambre, et, après l'avoir déshabillée, il la coucha dans son lit et prit bientôt place à côté d'elle. Il regardait avec ravissement la jolie tête de la délicieuse petite personne et, la prenant dans ses bras, il lui disait : — Dudu, je t'aime, je t'aime !

Le docteur était tenu au courant de tout ce qui se passait.

— Il faut frapper un grand coup, dit-il aux parents anxieux.

Il ouvrit l'armoire aux jouets et coucha l'officier de zouaves côte à côte avec Dudu sur le tabouret, dans un costume qui ne devait laisser aucun doute à l'observateur.

... Le lendemain matin, on entendit un grand cri dans la chambre de Jeanne. Le petit Georges avait saisi un sabre qui se trouvait dans l'armoire avec une petite giberne, et il avait troué la poitrine du malheureux officier. Le son avait jailli de sa blessure.

Quant à la coupable Dudu, sa physionomie était restée calme et sereine. Ainsi sont les femmes.

Georges eut le délire toute la nuit. Une fièvre ardente le consumait.

Il gardait le lit depuis trois jours, quand M^{me} de Beryls eut une idée.

Elle habilla la poupée en religieuse et, s'approchant du lit du petit Georges, elle lui dit : « Dudu, à peine devenue veuve, a pris une grande résolution. Elle avait commis une faute et elle veut l'expier. »

— Ah ? soupira interrogativement Georges.

— Elle entre au couvent, continua M^{me} de Beryls, et vient te faire ses adieux. La voici !

Georges se mit sur son séant.

— Oui... c'était bien Dudu... la perfide Dudu, encore jolie sous cette coiffe aux grandes ailes blanches. Elle était vêtue d'une robe de bure et un chapelet à grains de bois enroulait sa taille.

— Embrasse-la pour la dernière fois, dit M^{me} de Beryls.

Deux grosses larmes s'échappèrent des yeux de Georges, et ce fut avec un douloureux respect qu'il mit un baiser sur chaque joue de celle qu'il avait tant aimée.

Quelques instants après, le bruit d'une voiture apprenait à l'enfant malade que Dudu renonçait au monde pour toujours.

Georges ferma les yeux et s'endormit presque consolé, en pensant que si Dudu était perdue pour lui, elle n'appartiendrait désormais qu'à Dieu !





'EST affaire aux enfants nés dans l'atmosphère surchauffée du monde parisien, dit la Reine Janille, d'avoir cette violence et cette précocité de nerfs. Il est très probable que ce baby, devenu grand, tuera un jour sa femme ou sa maîtresse.

— Hé! fit Catulle Mendès, c'est le résultat de l'éducation intense du moment, de lectures hâtives, et plus souvent encore du milieu dans lequel on est élevé. L'instinct d'imitation est inné chez l'enfant et ses passions précoces n'ont pas de mesure. Il veut ce qu'il veut, — comme les femmes, auxquelles il tient encore comme la fleur à l'arbuste. Le besoin d'aimer

déborde chez lui. Jauffret, qui a fort étudié l'enfance, rapporte les mots et les saillies de son petit-fils Émile. « Je suis un instituteur, lui disait-il, et Thomas est un jardinier ; toi qu'es-tu ? » Émile réfléchit, regarde sa mère, et répond : « Moi, je suis un amoureux. » N'est-ce pas touchant ? Étonnez-vous ensuite que ces petits bonshommes mettent à mal les poupées de leurs sœurs, avant de s'éprendre de leurs amies et de leurs cousines.

— Eh bien, fit Madame de Rocas, il me semble qu'il y a là-dedans quelque chose de malsain. L'ancienne éducation avait du bon, et j'apprécie fort l'histoire de Charles Nodier, amoureux d'une amie de sa mère, et qui reçut le fouet, de la propre main de la dame, en échange d'une déclaration passionnée.

— Être fouetté par ce qu'on aime n'est point un châtiment, insinua Charles Monselet.

— Poète, je vous rappelle à l'ordre ! s'écria la Reine irritée. D'abord vous êtes trop grand. Mais, en ce qui concerne Charles Nodier, tout jeune et tout ingénu, je pense que le fouet était le seul moyen de sauver la situation.

— Il y en avait peut-être un autre, murmura une voix, timidement...

— Monsieur Catulle Mendès, fit la Reine avec des yeux étincelants, vous ne supposez pas que les choses

se passeront ainsi. Votre impertinence m'oblige à vous condamner à nous dire une histoire.

— Soit, dit le poète; et ce sera celle de deux amies qui furent fidèles à leur serment.

— A merveille; cela se pose d'une façon morale et tout à fait vertueuse. Je vous en félicite, car vous laissez quelquefois à désirer à cet égard. Il n'est point d'ailleurs de femme qui ne soit fidèle à son serment. Après cette simple observation, je vous donne la parole.

LA SONNETTE

I

 LEUR amitié de jeunes femmes était restée tout à fait pareille à leur camaraderie de petites filles. Elles s'aimaient dans le monde comme elles s'étaient adorées au couvent; ne se quittaient guère, allaient au Bois dans la même voiture, au théâtre dans la même avant-scène, portaient des toilettes semblables, avaient entre elles, tout bas, à chaque instant, sans motif, ces menus jacassements d'écolières, confidentiels, mêlés de petits rires que l'on prendrait pour des bavardages de fauvettes; et c'était leur meilleur plaisir, quand

on ne les regardait pas, — mais on les regardait presque toujours, jolies comme elles étaient, — de se baiser à la dérobée, dans quelque coin, sous les voilettes vite levées et baissées. Jamais elles n'auraient épousé, Jeanne, M. de la Paumerie, et Pascale, M. de Montfriloux, s'ils ne s'étaient engagés à les loger dans la même maison. Les maris tinrent la promesse des fiancées. Elles habitaient rue Malesherbes, Pascale au premier, Jeanne au second ; un escalier intérieur, du boudoir de l'une allait au boudoir de l'autre ; de sorte qu'elles pouvaient se voir à toute heure, se rencontraient parfois sur les marches du milieu, s'asseyaient là, se contant mille choses, pas coiffées, en peignoir ; et elles n'auraient pas été plus séparées qu'aux Ursulines, si leurs lits conjugaux avaient été aussi voisins que leurs lits de pensionnaires, l'an passé, dans le grand dortoir blanc. Pourtant cette étroite intimité ne suffisait pas à leur jalouse tendresse, et Pascale, un jour, dit à Jeanne, après un silence, avec l'air d'une personne qui a longtemps réfléchi sur un grave sujet :

- Que penses-tu du mariage, mignonne ?
- A quel point de vue ? demanda Jeanne.
- Au point de vue... que tu devines bien !
- Eh ! mon Dieu, j'en pense qu'il n'est pas

aussi effrayant, en somme, que nous l'avions supposé ; et il ne fait pas trop attendre les compensations à ses premières amertumes.

— C'est aussi mon avis. On s'habitue à tout ; on en vient même à prendre quelque plaisir aux choses qui, d'abord, paraissaient très épouvantables ; pour ma part, je conviens que j'endure à présent les caresses de M. de Montfriloux avec une patience où j'ai peu de mérite.

— Je t'en puis dire autant ; mes complaisances à l'égard de M. de la Paumerie sont récompensées d'une satisfaction qui va parfois jusqu'à l'excès.

— Cependant, ma chérie, mon bonheur n'est pas parfait !

— Pourquoi donc, ma chérie ?

— Parce que tu n'as point de part, toi, aux délices que l'hymen m'oblige d'accepter.

— Oh ! comme tu te trompes. Si aimant que soit M. de Montfriloux, je t'assure que M. de la Paumerie...

— J'entends bien ! Ton mari ne manque pas de te prouver toute la tendresse imaginable, mais il ne te la prouve pas à l'heure même où le mien m'assure de son amour ; il m'arrive d'être heureuse à des moments où tu ne l'es pas ; et c'est

à cause de cette discordance que mon amitié se désole.

Jeanne fut très touchée du souci de son amie.

— N'est-ce pas une chose cruelle, reprit Pascale, de penser qu'à l'instant divin (car il est divin, il n'y a pas à dire), où le baiser vous fait venir l'âme aux lèvres, celle qu'on chérit plus que soi-même, plus que tout, bâille peut-être, indifférente, sur la page de quelque livre, ou se tourne vers la ruelle, pour s'endormir ? N'éprouve-t-on pas comme un remords des délices qu'elle ne partage point ? Ah ! mignonne, quelle extase ce serait pour deux âmes vraiment sœurs comme les nôtres sont, de savoir, d'être sûres qu'elles ressentent la même ivresse dans la même minute, qu'elles montent en même temps au même paradis !

— Il est évident que cette certitude ajouterait beaucoup au plaisir de chacune ; mais il serait assez difficile d'atteindre à un pareil résultat ; car enfin, continua Jeanne en souriant, nous ne saurions demander à nos maris de choisir précisément...

— Qui te parle de nos maris ? Leur initiative n'a que faire en ceci, et la nôtre peut suffire à réaliser mon rêve. Jeanne, ma chérie ! si tu veux me

jurer de tenir l'engagement que j'exigerai de toi, je ne serai plus troublée désormais, dans mes plus chères joies, par le chagrin de songer qu'elles ne nous sont point communes.

— Quoi que tu exiges, je le ferai, dit Jeanne; j'en jure notre amitié!

— Écoute-moi donc, mignonne.

Et Pascale parla tout bas à l'oreille de son amie, qui d'abord écarquilla les yeux et puis pouffa de rire.

— Quoi ? vraiment ? c'est là ce que tu as inventé ?

— Oui!

— Une sonnette ?

— Électrique !

— De ton alcôve ?...

— A la tienne !

— Mais c'est une folie !

— Tiendras-tu ton serment ?

Jeanne cessa de rire.

— Je le tiendrai, dit-elle.

II

Quelques jours après cette conversation, M. de la Paumerie était un homme absolument étonné, et il ne pouvait rien comprendre aux fantaisies de sa femme. Gaie comme un oiseau qui se plaît dans sa cage, souriante dès qu'il entrait, offrant vite ses lèvres, elle n'avait pas cessé d'être, tant que durait le jour, la Jeanne adorable de naguère; mais elle se montrait, le soir, d'une humeur passablement étrange. C'était en vain qu'il s'approchait d'elle, avec câlinerie, tandis qu'elle dénouait ses cheveux devant la psyché ou qu'elle faisait glisser le long de sa jambe fine la soie noire du bas; elle avait des « laissez-moi tranquille » tout à fait déconcertants, non sans un soupir, qui était comme l'aveu d'un regret; et, lorsqu'ils étaient l'un près de l'autre, leurs têtes dans l'oreiller, sous les rideaux de l'alcôve, elle s'enroulait méchamment, avec des reculs farouches, dans sa chemise autrefois moins austère, refusait sa bouche, ses épaules, ses bras, regardait le mur, se disait lasse,

feignait de s'endormir, en soupirant encore. Si bien que le mari dépité ne tardait pas à s'endormir lui-même, d'un sommeil véritable. Mais, soudain, des bras tendres à son cou, et des lèvres à ses lèvres le tiraient de son repos, en même temps qu'un petit bruit vif, répété, à peine perceptible, comme d'une sonnerie étouffée dans de l'ouate, tintait dans le silence de la chambre. Qu'était-ce donc ? il croyait à un bourdonnement d'oreille comme on en a quand on est éveillé brusquement, ou à quelque reste de songe. D'ailleurs, il ne lui était point donné de prendre longtemps garde à ce bruit, tant Jeanne le troublait de mignardes caresses qui n'entendent pas que l'on s'occupe d'autre chose ! M. de la Paumerie, à coup sûr, ne se plaignait point de ces aimables réveils ; la douceur de la réalité — gorge fraîche qui sort des rubans et des guipures, épaule frêle où la tête s'incline avec des mouvements de chatte, chemise qui ne sait plus ce qu'elle fait là, — était bien pour le consoler de tous les rêves enfuis. C'était seulement après les tendresses que sa surprise lui revenait ; et il regardait sa femme, en se grattant l'oreille, n'osant interroger. Mais que M. de la Paumerie fût étonné ou non, cela n'importait guère ; tout était pour le mieux,

puisque Pascale, grâce à son innocent stratagème et grâce à l'obéissance de son amie au grand serment juré, ne connaissait plus le chagrin des égoïstes joies; et, s'il résulta de tout ceci quelque chose de fâcheux pour le mari de Jeanne, on n'en saurait accuser que le méchant hasard.

III

Le vicomte d'Argelès était fort épris de M^{me} de la Paumerie. Eprouvait-elle quelque plaisir à se voir aimée par un homme du meilleur monde, bien fait de sa personne, que peu de femmes eussent dédaigné? il n'y a rien d'invraisemblable dans cette hypothèse; mais elle n'avait jamais manqué de lui témoigner par la réserve de son attitude et la froideur de ses regards, qu'il nourrissait en vain de coupables espérances. Malheureusement, M. d'Argelès n'était pas de ces amoureux qui se découragent dès les premiers échecs; il se piquait de persistance aussi bien que d'audace; et, un jour que le valet de chambre n'était pas dans l'appartement, que la camériste, peut-

être complice, venait de s'éloigner, il s'introduisit impertinemment chez M^{me} de la Paumerie.

— Sortez, monsieur ! dit-elle avec un effroi d'autant plus légitime qu'on lui voyait toute sa peau rose à travers le peignoir transparent, dans le demi-jour du boudoir.

Loin de sortir, il s'avança vers elle, s'agenouilla, lui prit les mains, mordit de baisers fous les bouillons de batiste. Et il bégayait les plus ardentes paroles : qu'il l'adorait éperdument ; qu'il était prêt à mourir pour l'amour d'elle ; qu'on pouvait le tuer, mais non pas le contraindre à sortir de cette chambre où il s'enivrait de l'air qu'elle avait respiré, du cher parfum qui venait d'elle.

A vrai dire, Jeanne n'était point sans éprouver quelque émotion, d'autant plus que, tout en parlant, M. d'Argelès s'était approché encore, l'avait forcée à se rasseoir sur la chaise-longue, lui mettait dans le cou, dans les cheveux, la chaleur de son souffle ; et par une coïncidence fâcheuse, madame de la Paumerie était sensible plus qu'aucune autre, au tendre chatouillement d'une haleine sur la peau. N'importe ! elle sortirait victorieuse de cette lutte ! Elle se dressa, malgré les caresses dont il l'emprisonnait ; et elle allait répéter : « Sortez d'ici, je le veux, » montrer la porte d'un

geste digne auquel il n'y aurait rien à répliquer... lorsque la sonnette tinta ! Oui, elle tinta, imprévue, en plein jour ! Quoique le bruit vînt d'un peu loin, de la chambre voisine, Jeanne le reconnaissait, ne pouvait pas s'y méprendre. Ah ! vraiment, Pascale prenait bien son temps pour sonner ! Elle n'ignorait pas cependant que M. de la Paumerie, à cette heure, était toujours sorti. Que faire ? Désobéir à son amie, rompre son engagement sacré ? Elle ne pouvait supporter cette idée. Non, elle ne se résoudrait jamais à un pareil manque de foi. Et la sonnette tintait encore, tintait toujours, tandis que M. d'Argelès ne cessait de supplier, à genoux, trop séduisant. Hélas ! Jeanne se laisser tomber sur la chaise longue, cachant ses yeux sous ses doigts, la tête dans ses cheveux défaits, victime de sa fidélité au serment.





La Reine resta muette ; il semblait qu'un orage s'allumât dans ses beaux yeux. Elle s'inclina vers le Roi.

— Ce qui m'irrite, dit-elle, ce n'est pas le conte, qui est charmant, mais la prétention à l'idylle dont l'auteur a fait parade, pour nous entraîner dans des régions que les convenances lui défendaient d'aborder.

— Mon Dieu ! fit Léon Cladel d'un ton pacifique, il y a moins de mal que vous ne croyez dans ce qu'il a dit ; il faut avoir fait ses études pour entendre le mécanisme des appareils électriques, et je suis sûr que Mademoiselle Suzanne d'Élys et ses amies n'y ont absolument rien compris.

— Ne vous y fiez pas, dit Madame Castagnède, on a ouvert depuis peu des lycées de demoiselles. Elles savent tout, à présent.

Catulle Mendès s'approcha de la Reine.

— Venez-vous braver ma colère? s'écria Janille. Vous prenez bien votre temps pour poser des sonnettes dans les alcôves! Figurez-vous que j'étais enchantée de la royauté rustique qui allait me permettre de peupler mon royaume de contes honnêtes et de récits vertueux. Grâce aux inclinations de mon maître et seigneur, et aux bontés de la Marquise, un cadre merveilleux était offert à mes bonnes intentions. Ne respire-t-on pas un air pur sous ces verdoyantes ramures? J'y voulais amener des héros de Berquin et peut-être y couronner des rosières. Et vous osez y apporter, monsieur, des histoires de boudoir absolument illégales, et qui font songer au livre affreux que vous avez osé signer.

— N'est-ce pas Jupe courte? dit Madame de Cercy-Latour.

— Assurément, Madame, et j'espère bien que vous ne l'avez pas lu.

— Je n'ai eu garde. Puis-je demander à Votre Majesté comment elle le connaît si bien?

— On m'en a rendu compte, répondit la Reine avec un certain embarras. Mon mari a la manie de

lire. Il a eu soin de m'avertir que l'ouvrage était impossible, et pour m'en éloigner, il me l'a raconté d'un bout à l'autre.

— Je vous jure, fit le poète qu'on retournait ainsi sur le gril, que mes intentions n'ont jamais cessé d'être pures...

— Est-ce qu'il ose se défendre? demanda la Reine à Léon Cladel.

— Es gascoun coume nousaou, répondit Léon Cladel pour clore la discussion.

L'arrivée d'un critique bien connu détournait d'ailleurs l'attention des assistants. M. Francisque Sarcey saluait la Reine, et la Marquise Thérèse, le retenant par la main, commença de lui parler à voix basse. A la tristesse qui se peignit dans les yeux de Francisque Sarcey, on devina facilement le sujet de leur causerie. Ils devaient parler de cette mort si récente encore, de cette mort si imprévue qui avait enlevé à la France un de ses plus précieux écrivains. Lui, aussi, — comme tous les poètes, comme tous les conteurs, — il avait promis à la Marquise Thérèse de venir conter dans son *Décameron*. Certes, il eût tenu parole; il n'était plus, hélas! Tout le monde se taisait, autour de Francisque Sarcey, dont la voix s'éleva un peu, très émue.

« Il était onze heures du soir. On sonne à ma porte.

C'est le secrétaire d'About qui me tombe dans les bras, effaré, désolé, pleurant.

— Qu'y a-t-il, mon Dieu! qu'y a-t-il?

Nous savions About malade, très malade. Mais je ne pouvais prévoir un dénouement si funeste.

— Venez vite! venez vite! Il se meurt.

Et à peine dans la rue :

— C'est fini! il est mort.

Un grand tremblement me saisit. Quel coup! Lui, le camarade de ma jeunesse, l'ami de mon âge mûr, lui qui m'avait, à mes débuts dans le journalisme, conduit par la main, protégé, défendu, aimé; lui à qui m'unissaient quarante-cinq ans d'une amitié qui ne s'était jamais démentie; lui avec qui nous avions compté tant de jours heureux, avec qui j'ai traversé, la main dans la main, tant d'orages; lui enfin qui était l'âme du journal où nous écrivions sous son inspiration, sentant en lui moins un maître qu'un aimable camarade, lui, la moitié de ma vie, à qui j'avais si souvent appliqué en souriant ce vers de notre cher Horace :

O et præsidium et dulce decus meum!

Et tout cela fini, perdu, anéanti en quelques heures!

Quelle scène de désolation! La mère, les enfants,

épars et sanglotant dans la chambre ! Tous les pères sont pleurés ! mais celui-là !... Il n'y en eut jamais de plus tendre, de plus dévoué, dont l'indulgence fût plus souriante, plus affectueuse, je dirais presque plus féminine.

Je le taquinais parfois sur l'exclusivisme de sa passion pour ces chères têtes blondes, qu'il couvrait d'un orgueil si paternel.

— Et nous ? lui disais-je ; tu nous oublies !

Ah ! qu'il a bien fait, le pauvre ami, de ne pas se sevrer d'une de ces tendresses ; elles devaient être si courtes !

Je l'ai vu, dans son grand lit, calme comme s'il dormait, le visage empreint de cette sérénité grave que la mort imprime à ceux qu'elle frappe rapidement et sans douleur.

Il me semblait que je n'avais qu'à l'appeler, qu'à lui dire, comme la veille : « mon cher Edmond, » pour qu'il s'éveillât de cet assoupissement, et tournât ses yeux vers moi avec son fin sourire.

Mais non ; il était immobile, le yeux fermés, et le bruit des sanglots, passant à travers les portes, m'avertissait de la douloureuse réalité. »

Il y a des douleurs qui honorent et des amitiés qui glorifient. L'émotion de Francisque Sarcey s'était communiquée à l'assemblée, et l'on s'entretenait à

voix basse de l'illustre défunt. Puis la Marquise Thérèse, à qui la Reine Janille s'était jointe, plaida auprès de Sarcey une cause qu'elle espérait bien gagner. Elle le priaît, lui, l'aimable conférencier, à la voix facile et sympathique, de dire à la belle compagnie un des contes merveilleux de l'ami qu'il avait perdu, le conte qu'Edmond About avait, hélas! promis de dire lui-même... N'était-ce pas un hommage rendu à la mémoire de l'ami disparu? Devant d'unanimes sollicitations, Francisque Sarcey fit un signe d'assentiment et commença de parler ainsi :

GORGEON

OMME il avait eu le second prix au Conservatoire, il ne tarda pas à débiter à l'Odéon. C'était, si j'ai bonne mémoire, en janvier 1846. Il joua Orosmane le jour de la Saint-Charlemagne, et fut sifflé par tous les collégiens de la rive gauche. Aucun de ses amis n'en fut surpris : il est si difficile de réussir dans la tragédie lorsqu'on s'appelle Gorgeon ! Il aurait dû prendre un nom de guerre, et s'appeler Montreuil ou Thabor ; mais que voulez-vous ? Il tenait à ce nom de Gorgeon comme au seul héritage que ses parents lui

eussent laissé. Sa chute fit peu de bruit; il ne tombait pas de bien haut. Il avait vingt ans, peu d'amis et point de protecteurs dans les journaux. Pauvre Gorgeon! Cependant il avait eu un beau moment au cinquième acte, et il avait poignardé Zaïre avec un rugissement de lion.

Nul directeur ne voulut l'engager pour la tragédie; mais un vieux vaudevilliste qui le connaissait le fit entrer au Palais-Royal. Il prit son parti en philosophe : « Après tout, pensait-il, le vaudeville a plus d'avenir que la tragédie, car on n'écrira plus de tragédies aussi belles que celles de Racine, et tout me porte à croire qu'on rimera de meilleurs couplets que ceux de M. Clairville. » On reconnut bientôt qu'il ne manquait pas de talent : il avait le geste comique, la grimace facile et la voix plaisante. Non seulement il comprenait ses rôles, mais il y mettait du sien. Le public le prit en amitié, et le nom de Gorgeon circula agréablement dans la bouche des hommes. On répéta que Gorgeon s'était fait une place entre Sainville et Alcide Tousez, et qu'il confondait en un mélange heureux la finesse et la niaiserie.

Cette métamorphose d'Orosmane en Jocrisse dura l'affaire de dix-huit mois. A vingt-deux ans

Gorgeon gagnait dix mille francs, sans compter les feux et les bénéfices. On n'avance pas aussi vite dans la diplomatie. Lorsqu'il se vit au faite de la gloire et des appointements, il perdit un peu la tête : nous ne savons pas ce que nous aurions fait à sa place. L'étonnement de voir des meubles dans sa chambre et des louis dans son tiroir troubla sa raison. Il mena la vie de jeune homme et apprit à jouer le lansquenet, ce qui n'est malheureusement pas difficile. Je crois que personne ne se ruinerait au jeu si tous les jeux étaient aussi compliqués que les échecs.

Le pauvre garçon se persuada, en regardant sa cassette, qu'il était un fils de famille. Lorsqu'il sortait du théâtre, le 3 du mois, avec ses appointements dans sa poche, il se disait : « J'ai un bonhomme de père, un Gorgeon laborieux, studieux et vertueux, qui m'a gagné quelques écus sur les planches du Palais-Royal : à moi de les faire rouler ! »

Les écus roulèrent si bien, que l'année 1849 le surprit au milieu d'un petit peuple de créanciers : il devait vingt mille francs, et il s'en étonnait un peu. « Comment ! disait-il, à l'époque où je ne gagnais rien je ne devais rien à personne ! Plus je gagne, plus je dois. Est-ce que

les gros appointements auraient la vertu d'endetter un homme ? »

Ses créanciers venaient le voir tous les jours, et il regrettait sincèrement de déranger tant de monde. Il n'est pas vrai que les artistes se complaisent dans les dettes comme les poissons dans l'eau. Ils sont sensibles, comme tous les autres hommes, à l'ennui d'éviter certaines rues, de tressaillir au coup de sonnette et de lire des hiéroglyphes sur papier timbré. Gorgeon regretta plus d'une fois le temps de ses débuts, ce temps, cet heureux temps où l'épicier et la laitière refusaient tout crédit à Orosmane.

Un jour qu'il méditait tristement sur les embarras qu'apporte la richesse, il s'écria : « Heureux celui qui n'a que le nécessaire ! Si je gagnais tout juste ce qui suffit à mes besoins, je ne ferais pas de folies, donc pas de dettes, et je pourrais circuler librement dans tous les quartiers. Malheureusement, j'ai plus qu'il ne me faut : c'est ce maudit superflu qui me ruine. J'ai besoin de cinq cents francs par mois, tout le reste est de trop. Donnez-moi de vieux parents à nourrir, des sœurs à doter, des frères à mettre au collège ! Je suffirai à tout, et je trouverai encore le moyen de payer mes dettes. Mais je suis seul de ma race,

et je n'ai point de charge de famille. Si je me mariais! » Il se maria, par économie, à la fille la plus coquette de son théâtre et de Paris.

Je suis sûr que vous ne l'avez pas oubliée, cette petite Pauline Rivière, dont l'esprit et la beauté ont servi de parachute à sept ou huit vaudevilles. Elle parlait un peu trop vite, mais c'était plaisir de l'entendre bredouiller. Ses petits yeux, car ils étaient petits, semblaient par moments se répandre sur toute sa figure. Elle n'ouvrait jamais la bouche sans montrer deux rangées de dents aiguës comme celles d'un jeune loup. Ses épaules étaient celles d'un gros enfant de quatre ans, roses et potelées. Ses cheveux noirs étaient si longs qu'on lui fit un rôle de Suisseuse tout exprès pour les montrer. Quant à ses mains, c'était un objet de curiosité, et Jouvin inventa un numéro pour elles, le cinq et demi.

A dix-sept ans, sans autre fortune que sa beauté, et sans autres ancêtres que le chef de claque du théâtre, ce joli *baby* avait failli se métamorphoser en marquise. Un descendant des chevaliers de la Table ronde, très marquis et très Breton, s'était mis en tête de l'épouser. Il s'en fallut de bien peu, et sans l'intervention des douairières de Huelgoat et de Sarravent, l'affaire

était faite. Mais la colère des douairières, comme dit Salomon, est terrible; surtout celle des douairières bretonnes. Pauline resta Pauline comme devant; son marquisat tomba dans l'eau, et elle ne se désola pas au point d'aller l'y chercher. Elle continua à mener à grandes guides cinq ou six petits amours de toute condition sur la route royale du mariage. Ce fut alors que Gorgeon vint s'atteler à son char. Elle le reçut comme elle recevait tous ses prétendants, sérieux ou légers, avec une bonne grâce impartiale. Il était grand et bien fait, et ne ressemblait pas à une porcelaine rapportée de la Chine. Il n'avait ni les yeux bouffis, ni la voix rauque, ni le menton bleu. Il portait des gants de chevreau, et s'habillait comme un sociétaire de la Comédie-Française.

Il fit sa cour. Dès le premier jour, Pauline le trouva bien. Au bout d'un mois elle le trouva très bien : c'était en février 1849. En mars, elle le trouva mieux que tous les autres; en avril, elle prit de l'amour pour lui, et ne lui en fit pas un secret. Il s'attendait à voir éconduire ses rivaux; mais Pauline ne se pressait pas. Les préparatifs du mariage se firent au milieu d'un encombrement d'amoureux qui donnait des impatiences à Gor-

geon. Il n'était bien nulle part, ni chez lui ni chez Pauline : chez elle, il trouvait ses rivaux ; chez lui, ses créanciers. Il lui demanda un jour assez nettement si ces messieurs n'iraient pas bientôt soupirer ailleurs.

« Seriez-vous jaloux ? dit-elle.

— Non, quoique j'aie débuté dans Orosmane.

— A la ville ?

— A la scène. Mais je le jouerais à la ville si j'y étais forcé.

— Tais-toi ; tu as l'œil mauvais. Pourquoi serais-tu jaloux ? Tu sais bien que je t'aime. La jalousie toujours est un peu ridicule, mais dans notre état elle est absurde. Si tu t'y mets une fois, il faudra que tu sois jaloux des directeurs, des auteurs, des journalistes et du public. Le public me fait la cour tous les soirs ! Qu'est-ce que cela te fait ? Je t'aime, je te le dis, je te le prouve en t'épousant ; si cela ne te suffisait pas, c'est que tu serais difficile. »

Le mariage se fit dans les derniers jours d'avril. Le public avait payé les dettes de Gorgeon et la corbeille de la mariée. Ce fut l'affaire de deux représentations à bénéfice. La première se donna à l'Odéon ; la seconde, aux Italiens. Tous les théâtres de Paris voulurent y prendre

part : Gorgeon et Pauline étaient aimés partout. Ils s'épousèrent à Saint-Roch, donnèrent un grand déjeuner chez Pestel, et partirent le soir pour Fontainebleau. Le premier quartier de leur lune de miel éclaira les hautes futaies de la vieille forêt. Gorgeon était radieux comme un fils de roi. Autour de lui le printemps faisait éclater les bourgeons des arbres. Tout verdissait, excepté les chênes, qui sont toujours en retard, comme si leur grandeur les attachait au rivage. L'herbe et la mousse s'étendaient en tapis moelleux sous les pieds des deux amants. Pauline remplissait ses poches de gros bouquets de violettes blanches. Ils sortaient au petit jour et rentraient à la nuit. Le matin, ils effarouchaient les lézards; le soir les hannetons bourdonnants se jetaient à leur tête. Le 1^{er} mai, ils se rendirent à la fête des Sablons, qui se prolonge du soir au matin sous les grands hêtres. Toute la jeunesse des environs était là : les petites bourgeoises de Moret, les vigneronnes des Sablons et de Veneux, et les belles filles de Thomery, paysannes aux mains blanches, dont le travail consiste à surveiller les treilles, à éclaircir les grappes et à enlever les petits grains de raisin qui gêneraient les gros. Toute cette jeunesse admira Pauline; on la prit

pour une châteleine des environs. Elle dansa de tout son cœur jusqu'à trois heures du matin, quoiqu'elle eût un peu de sable dans ses bottines. Puis elle s'achemina, au bras de son mari, vers la voiture qui les attendait.

Ils retournèrent plus d'une fois les yeux vers la fête qui se dessinait derrière eux comme une large tache rouge. La musique des ménétriers, le bruit des sifflets de sucre, le grincement des crécelles et les détonations des pétards arrivaient confusément à leurs oreilles. Puis ils marchèrent dans un silence charmant, éclairés par la lune et interrompus de minute en minute par la voix d'un rossignol. Gorgeon se sentit ému; il laissa tomber deux bonnes grosses larmes. Je vous jure qu'un poète élégiaque n'aurait pas mieux pleuré; et la preuve, c'est que Pauline se mit à rire en sanglotant.

« Comme ils s'amuseraient, dit-elle, s'ils nous voyaient pleurer ainsi! Il me semble que nous sommes à deux cents lieues du théâtre.

— Malheureusement, nous y rentrons dans trois jours.

— Bah! la vie n'est pas faite pour pleurer. Nous ne nous aimerons pas moins pour nous aimer gaiement. »

Gorgeon n'était pas jaloux. Lorsqu'il reparut au Palais-Royal, il ne se scandalisa point d'entendre les vieux comédiens tutoyer sa femme comme ils en avaient l'habitude. Elle était presque leur fille adoptive; ils l'avaient vue toute petite dans les coulisses, et elle se souvenait d'avoir dansé sur leurs genoux. Ce qui le gênait davantage, c'était de voir à l'orchestre les anciens admirateurs de Pauline, la lorgnette à la main. Il eut des distractions; et il manqua une ou deux fois de mémoire; on s'en aperçut, et il fut un peu moqué par ses camarades. L'un prétendit qu'il tournait au troisième rôle. Dans la langue spéciale du théâtre, les troisièmes rôles sont les traîtres, les jaloux et tous les personnages d'humeur noire. Un mauvais plaisant lui demanda s'il ne songeait pas à retourner à l'Odéon. Il prit assez bien tous les quolibets; mais il ne digérait pas les jeunes gens à lorgnette.

« Heureusement, pensait-il, ces messieurs ne viendront ni dans la coulisse ni chez moi. » Chaque fois qu'il montait à sa loge par le petit escalier malpropre de la rue Montpensier, il relisait avec une certaine satisfaction l'arrêt du préfet de police qui interdisait l'entrée des coulisses à toute personne étrangère au théâtre. Pour plus

de prudence, il accompagnait Pauline chaque fois qu'elle jouait sans lui, et il l'emmenait chaque fois qu'il jouait sans elle. Pauline ne demandait pas mieux. Elle était coquette et elle lançait volontiers des sourires dans la salle, mais elle aimait son mari.

L'été se passa bien; l'orchestre était à moitié vide; les beaux jeunes gens qui déplaçaient si fort à Gorgeon promenaient leurs loisirs à Bade, à Cauterets ou à Vichy; M. de Gaudry, ce marquis breton qui avait dû épouser Pauline, passait la belle saison dans ses terres. Le jeune ménage vécut dans une paix profonde, et la lune de miel ne roussit pas.

Mais en décembre tout Paris était revenu, et la Société des artistes dramatiques affichait partout un grand bal pour le 1^{er} février. Gorgeon était commissaire et sa femme patronnesse. Tous les hommes qui s'intéressent de près ou de loin aux théâtres de Paris, couraient chez les patronnes acheter des billets; les belles vendeuses rivalisaient de zèle, et c'était à qui en placerait davantage. Gorgeon vit bien qu'il lui serait impossible de tenir sa porte fermée. Ce fut un va-et-vient formidable dans son escalier, et les gants jaunes usèrent le cordon de sa sonnette. Que faire? Il

avait beau se constituer prisonnier à la maison, il répétait dans deux pièces, et son temps était pris de midi à quatre heures. Rarement il rentra chez lui, sans rencontrer quelque beau monsieur qui descendait en fredonnant un air de ses vaudevilles. Lorsqu'il en trouvait un auprès de sa femme, il était forcé de faire bon visage : tout le monde était d'une politesse exquise avec lui. M. de Gaudry vint prendre un billet, puis il revint en reprendre un second pour son frère. Puis il perdit le sien, et vint en chercher un troisième ; puis il lui en fallut un quatrième pour un jeune homme de son club ; ainsi de suite jusqu'à douze. Gorgeon était le meilleur élève de Bertrand ; il était de première force au pistolet, et faisait quinze mouches en vingt coups ; mais à quoi bon ! M. de Gaudry ne lui avait jamais manqué, tout au contraire. Il le félicitait, il l'adulait, il le portait aux nues ; il lui disait : « Mon cher Gorgeon, vous êtes un farceur admirable. Vous n'avez pas votre pareil pour amuser les gens. Hier encore vous m'avez fait rire au point que j'avais des larmes dans les yeux. Que vous êtes donc comique, mon cher Gorgeon ! » Si le pauvre homme s'était fâché, non-seulement tout le monde lui eût donné tort, mais on aurait dit qu'il devenait fou.

Pauline l'aimait comme au premier jour, mais elle était bien aise de voir un peu le monde et d'entendre des compliments. L'amour de quelques hommes bien nés et bien élevés ne l'ennuyait pas, elle jouait avec le feu en femme qui est sûre de ne point s'y brûler. Elle tenait registre des passions qu'elle avait faites; elle notait soigneusement les sottises qu'on lui avait dites, et elle en riait avec son mari, qui ne riait guère. Lorsque Gorgeon lui proposa tout net de fermer sa porte aux galants, elle le renvoya bien loin : « Je ne veux pas, dit-elle, te rendre ridicule. Ne crains rien; si quelqu'un de ces messieurs s'avisaient de passer les bornes, je saurais le remettre à sa place. Tu peux te reposer sur moi du soin de ton honneur. Mais si nous faisons un coup d'éclat, tout Paris le saura, et tu serais montré au doigt. Bien obligé! »

Il eut l'imprudence de faire allusion à ces débats devant ses camarades du théâtre. On taquina Gorgeon; on lui infligea le sobriquet de Gorgeon *le tigre*. Il se radoucit, il s'abstint de toute observation, il fit bon visage à ceux qui lui déplaisaient le plus. Ses amis changèrent de note, et l'appelèrent Gorgeon-Dandin. Personne ne se serait avisé de le railler en face, mais ce maudit

nom de Dandin voltigeait dans l'air autour de lui. Au moment d'entrer en scène, il l'entendait derrière un décor. Il regardait, et ne voyait personne, le parleur s'était éclipsé. Il voulait courir plus loin, impossible ! à moins de manquer son entrée. Ne cherchez pas à cette persécution des causes surnaturelles ; elle s'explique assez par la légèreté de Pauline, qui n'était qu'une enfant, et par la malice naturelle aux comédiens, qui veulent rire à tout prix.

Les quolibets aigrirent l'humeur de Gorgeon, et la bonne harmonie du ménage fut rompue. Il querella sa femme. Pauline, forte de son innocence, lui tint tête.

Elle disait : « Je ne veux pas être tyrannisée. » Gorgeon répondait : « Je ne veux pas être ridicule. » Leurs amis communs donnaient tort au mari. « S'il était si ombrageux, pourquoi avoir choisi sa femme au théâtre ? Il eût mieux fait d'épouser une petite bourgeoise, personne ne serait allé la relancer chez lui. » Au milieu de ces débats, le jour anniversaire de leur mariage s'écoula sans qu'ils y eussent songé ni l'un ni l'autre. Ils s'en aperçurent le lendemain, chacun de son côté. Gorgeon se dit : « Il faut qu'elle m'aime bien peu pour l'avoir laissé passer. »

Pauline pensa que son mari regrettait probablement de l'avoir épousée. M. de Gaudry, qui n'était jamais loin, envoya un bracelet à Pauline. Gorgeon voulait aller le rendre, avec un remerciement de sa façon ; Pauline prétendit le garder. « Parce que vous n'avez pas eu l'idée de me faire un cadeau, dit-elle, il vous plaît de trouver à redire aux moindres attentions de mes amis !

— Vos amis sont des drôles que je corrigerai.

— Vous feriez mieux de vous corriger vous-même. J'ai cru jusqu'ici qu'il y avait deux classes d'hommes au-dessus des autres, les gentilshommes et les artistes : je sais maintenant ce qu'il faut penser des artistes.

— Vous en penserez ce qu'il vous plaira, dit Gorgeon en prenant son chapeau, mais ce n'est plus moi qui fournirai un texte à vos comparaisons.

— Vous partez ?

— Adieu !

— Où allez-vous ?

— Vous le saurez.

— Tu reviendras ?

— Jamais. »

Pauline fut quatre mois sans nouvelles de son mari. On le chercha partout, et jusque dans la

rivière. Le public le regretta ; ses rôles étaient distribués à d'autres. Sa femme le pleura sincèrement ; elle n'avait jamais cessé de l'aimer. Elle tint sa porte fermée à tout le monde, renvoya avec horreur le bracelet du marquis, et repoussa toutes les consolations des hommes. Elle détestait sa coquetterie et disait, en tirant ses beaux cheveux : « J'ai tué mon pauvre Gorgeon. »

Vers la fin de septembre, un bruit se répandit que Gorgeon n'était pas mort, et qu'il faisait les délices de la Russie. »

« Le drôle serait-il vivant ? pensa l'inconsolable Pauline. S'il est vrai qu'il se porte bien et qu'il m'ait fait pleurer sans raison, il me payera mes larmes. » Et elle essaya de rire ; mais la douleur fut plus forte, et tout finit par un redoublement de pleurs.

Huit jours après, un ami anonyme, qui n'était autre que M. de Gaudry, lui fit parvenir l'article suivant, découpé dans le *Journal de Saint-Petersbourg* : « Le 6 (18) septembre, en présence de la cour et devant une brillante assemblée, le rival de Sainville et d'Alcide Tousez, le célèbre Gorgeon, a débuté au théâtre Michel, dans la *Sœur de Jocrisse*. Son succès a été complet, et le jeune

transfuge du Palais-Royal s'est vu comblé d'applaudissements, de bouquets, d'oranges et de cadeaux de toute sorte. Encore une ou deux acquisitions pareilles, et notre théâtre, déjà si riche, n'aura plus d'égal en Europe. Gorgeon est engagé à raison de quatre mille roubles argent (16,000 francs) et un bénéfice par an. Son dédit, qui est d'ailleurs insignifiant, sera payé sur la caisse des théâtres impériaux. »

Pauline ne pleura plus : la jolie veuve entra dans la catégorie des femmes abandonnées. Tout Paris s'accorda à la plaindre et à blâmer son mari. « Après un an de ménage, quitter une femme adorable dont il n'avait jamais eu à se plaindre ! la livrer à elle-même à l'âge de dix-huit ans ! Et cela sans raison, sans prétexte, par un pur caprice ! Quelle excuse pouvait-il alléguer ? la jalousie ? Pauline était le modèle des femmes ; elle avait traversé toutes les séductions sans y laisser une plume de ses blanches ailes. »

Pour ajouter un dernier trait au tableau, on ne manqua pas de dire que Gorgeon abandonnait sa femme sans ressources : comme si elle ne touchait pas cinq cents francs par mois au Palais-Royal ! Son mari lui avait laissé tout ce qu'il avait d'argent et un beau mobilier, dont elle

vendit une partie lorsqu'elle se transporta rue de la Fontaine-Molière, au quatrième étage.

Elle inspirait une vive compassion à tous les hommes, et surtout à M. de Gaudry et à ses voisins de l'orchestre. Mais elle ne souffrit pas qu'aucune bonne âme en souliers vernis vînt la plaindre à domicile. Elle vivait seule avec une cousine de son âge qui lui servait de cuisinière et de femme de chambre. Son père ne lui était ni d'un grand secours ni d'une grande consolation : il buvait. Dans sa retraite, elle se consumait en projets inutiles et en résolutions contradictoires. Tantôt elle voulait vendre tout ce qu'elle possédait, s'embarquer pour Pétersbourg et se jeter dans les bras de son mari ; tantôt elle trouvait plus juste et plus conjugal d'aller lui arracher les yeux. Puis elle se ravisait ; elle voulait rester à Paris, donner l'exemple de toutes les vertus, édifier le monde par son veuvage et mériter le nom de Pénélope du Palais-Royal. Son imagination lui conseilla aussi d'autres coups de tête, mais elle ne s'y arrêta pas.

Gorgeon, peu de temps après ses débuts, lui écrivit une lettre pleine de tendresse. Sa colère était refroidie, il n'avait plus ses rivaux sous les yeux, il voyait sainement les choses ; il pardon-

nait, il demandait pardon, il appelait sa femme auprès de lui ; il lui avait trouvé un engagement. Par malheur, ces paroles de paix arrivèrent dans un moment où Pauline, entourée de trois bonnes amies, attisait sa haine contre son mari. Elle fit du drame, et brûla la lettre sans la lire. Gorgeon, qui comptait sur une réponse, fut froissé et n'écrivit plus.

En novembre, le ressentiment de Pauline, entretenu par ses amies, était encore dans toute sa force. Un matin, vers onze heures, elle s'habillait devant son armoire à glace pour se rendre à une répétition. Sa cousine était allée au marché Saint-Honoré, en laissant la clef sur la porte. La jeune femme ôtait sa dernière papillote lorsqu'elle se retourna en poussant un cri d'épouvante. Elle avait vu dans le miroir un petit homme excessivement laid, enveloppé d'une pelisse de renard.

— Qui êtes-vous ? que voulez-vous ? Sortez ! On n'entre pas ainsi... Marie ! cria-t-elle si précipitamment, que ses paroles tombaient les unes sur les autres.

— Je ne vous aime pas, vous ne me plaisez pas ! répondit le petit homme visiblement embarrassé.

— Est-ce que je vous aime, moi ? Sortez !

— Je ne vous aime pas, madame, vous ne me...

— Insolent ! Sortez, ou j'appelle ; je crie au voleur ! je me jette par la fenêtre !

Le petit bonhomme joignit piteusement les mains et répondit d'une voix suppliante :

— Pardonnez-moi ; je ne voulais pas vous offenser. J'ai fait sept cents lieues pour vous proposer quelque chose ; j'arrive de Saint-Petersbourg ; je parle mal le français ; j'ai préparé ce que je devais vous dire ; et vous m'avez tellement intimidé...

Il s'assit, et passa un mouchoir de batiste sur son front tout dépouillé. Pauline profita de ce moment pour jeter un châle sur ses épaules.

— Madame, reprit le bonhomme, je ne vous aime p..., excusez-moi, et ne vous fâchez plus. Votre mari m'a joué un tour infâme. Je suis le prince Vasilikoff ; j'ai un million de revenu, mais je ne suis que de la quatorzième classe de noble, parce que je n'ai jamais servi.

— Ceci m'est tout à fait égal.

— Je le sais bien, mais j'avais préparé ce que je devais vous dire, et... je poursuis. Vous voyez, madame, que je ne suis ni très beau, ni ce qui s'appelle de la première jeunesse. De plus, j'ai

pris en avançant en âge, certaines habitudes, ou, si vous voulez, certains tics nerveux qui font que, dans la société, on cherche à me tourner en ridicule. Cela ne m'a pas empêché d'aimer une personne charmante, de très bonne famille, et de la demander en mariage. Les parents m'avaient agréé à cause de ma fortune, et Vava (elle s'appelle Vava) était sur le point de donner son consentement, lorsque votre mari a eu l'infernale idée...

— De l'épouser ?

— Non, mais de faire ma caricature sur la scène et d'amuser toute la ville à mes dépens. Mon mariage a manqué. Après la première représentation, j'ai reçu mon congé ; à la deuxième, Vava s'est fiancée à un petit colonel Finlandais qui n'a pas seulement cent mille livres de rente.

— Eh bien ?

— Eh bien, j'ai résolu que je me vengerais de Gorgeon ; et, si vous voulez m'y aider, votre fortune est faite. Je ne vous aime pas, quoique vous soyez fort jolie, et aucune femme ne peut me plaire, excepté Vava. Les propositions que je vous apporte sont donc parfaitement honorables, et je vous prie de ne pas vous étonner de ce qu'elles peuvent avoir d'extraordinaire. Voulez-vous par-

tir pour Saint-Pétersbourg dans une excellente chaise de poste ? Vous trouverez, place du Palais-Michel, à cent pas du théâtre, un hôtel magnifique qui m'appartient et que je vous donne. Les gens de la maison sont des mougicks à moi, qui vous obéiront aveuglément. Le maître d'hôtel et l'intendant sont Français ; vous êtes libre d'emmener avec vous une femme de chambre et une dame de compagnie ; vous aurez deux voitures à vos ordres. Au théâtre, j'ai loué pour vous une avant-scène de rez-de-chaussée. Je fournirai à toutes les dépenses de votre maison, mon intendant vous comptera tous les mois la somme que vous lui indiquerez ; enfin, la veille du jour où vous quitterez Paris, je déposerai chez votre notaire un capital aussi considérable qu'il vous plaira de me le demander. Je ne parle pas d'une bagatelle de cinquante ou soixante mille francs, mais une fortune de deux ou trois cent mille ; vous n'aurez qu'à parler.

Pauline avait eu le temps de se remettre. Elle croisa les bras et regarda en face son singulier interlocuteur :

— Mon cher monsieur, lui dit-elle, pour qui me prenez-vous ?

— Pour une honnête femme indignement

abandonnée, et qui a mille raisons de se venger de son mari.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites; mais si je me vengeais de Gorgeon, je le ferais en honnête femme et ne prendrais point d'associé.

— Madame, permettez-moi de vous répéter encore, au risque de vous déplaire, que je ne vous aime pas; en revanche, je vous respecte beaucoup, et je vous tiens pour une très honnête femme. Il y a plus : j'estime le caractère de votre mari, quoiqu'il m'ait traité bien cruellement. Si je croyais qu'il fût indifférent à son honneur, je chercherais une autre vengeance. Voici ce que je sollicite de vous, en échange d'une fortune assurée. Ne vous effrayez pas trop tôt. Vous ne me devez ni amour, ni amitié, ni reconnaissance, ni complaisance. Je m'engagerai, sur l'honneur, à ne point mettre les pieds chez vous. Nous ne sortirons jamais ensemble; vous serez libre de vos actions; vous recevrez qui vous voudrez, sans excepter votre mari. Tout ce que je demande...

Pauline ouvrit les deux oreilles.

— Tout ce que je demande, c'est une place à côté de vous, dans votre loge, pour huit représentations. Gorgeon a fait rire la cour à mes dépens; je veux mettre les rieurs de mon côté.

La jeune femme connaissait assez l'humeur fière de son mari pour savoir qu'une telle vengeance serait cruelle. Elle songea aux conséquences terribles qui pourraient s'ensuivre. « Vous êtes fou, dit-elle au prince ; n'avez-vous pas vingt autres moyens de punir mon mari ? Vous serait-il bien difficile de l'envoyer pour deux ou trois mois en Sibérie ? »

— Fort difficile. On a dans votre pays des préjugés sur la Sibérie. D'ailleurs, malgré mon titre et ma fortune, je ne suis pas un personnage, parce que je n'ai jamais servi.

— J'entends. Elle réfléchit quelques minutes, puis elle reprit : « En deux mots voici le marché que vous me proposez ; une fortune contre ma réputation ! »

— Pas même ; je n'ai aucun intérêt à vous perdre d'honneur. Vous aurez le droit de publier en tout temps les conditions de notre marché. De mon côté, je m'engage à vous justifier de mon mieux ; je ne tiens qu'au coup de théâtre. Une fois l'effet produit, vous rentrerez dans votre réputation. Vous voyez donc qu'il ne s'agit pour vous que d'un rôle à jouer. Je vous engage pour huit représentations, à un prix que nul directeur n'offrit jamais à une actrice, et je vous laisse la

liberté de dire à tout le monde : « C'est une comédie. »

Les débats se prolongèrent jusqu'au retour de Marie. Pauline demanda du temps pour délibérer et l'affaire fut remise à huitaine. Dans l'intervalle, les amies de la jeune femme lui conseillèrent unanimement d'accepter les offres du prince. Les unes se réjouissaient de la voir partir, les autres se faisaient une fête de la savoir compromise. On lui représenta les torts impardonnables de son mari, les douceurs de la vengeance, la singularité d'un rôle si nouveau, et les profits qu'elle en allait tirer. Elle écouta d'une oreille distraite, et comme en songeant à autre chose. Explique qui voudra les bizarreries du cœur féminin ! Que penseriez-vous si je vous disais qu'elle accepta ces propositions absurdes, et qu'elle consentit à ce malheureux voyage, parce qu'elle mourait d'envie de revoir son mari ?

Ce qui prouve qu'elle était désintéressée, c'est qu'elle refusa les trois cent mille francs du prince Vasilikoff. Il fallut des prières pour lui faire accepter les toilettes éclatantes qui étaient, pour ainsi dire, les costumes de son rôle. Elle partit le 1^{er} décembre, en poste, avec sa cousine Marie. Elle arriva, le 15, dans un traîneau magnifique aux

armes du prince. Toute la ville s'en émut; Vasilkof était arrivé depuis deux jours, et personne n'ignorait la grande nouvelle, ni les Russes, ni les Français, ni Gorgeon.

Pauline se repentait déjà de son équipée. L'empressement de la curiosité publique lui donna à réfléchir. Tous les hommes qu'elle apercevait dans la rue ou sur la Perspective lui rappelaient la tournure de son mari; tous les hommes se ressemblent sous la pelisse.

Le prince lui accorda quinze jours pour se remettre; elle eut ensuite un nouveau délai d'une semaine, parce que Gorgeon ne jouait pas. Elle regardait les affiches comme les condamnés, sous la Terreur, lisaient les listes du bourreau. Elle ne jouit ni de ses toilettes, ni de sa maison, ni du luxe prodigieux dont elle était entourée. Son salon passait pour une des merveilles de Pétersbourg. Les murs étaient de paros blanc, et les meubles de vieux beauvais rouge. Les fenêtres n'avaient pas d'autres rideaux que six grands camélias ponceau, dressés en espalier. Au milieu, sous un énorme lustre en cristal de roche, on voyait un divan circulaire, ombragé d'un camélia pleureur, vrai miracle d'horticulture. Pauline y fit à peine attention. Son cuisinier, un illustre

Provençal que Vasilikoff avait dérobé à un prince-évêque d'Allemagne, épuisa vainement toutes les ressources de son imagination ; Pauline n'avait plus faim. Elle était cependant un peu bien gourmande lorsqu'elle soupa chez Douix ou chez Bignon avec son mari. Le 6 janvier (nouveau style), l'affiche, qu'on portait chez elle, lui apprit que Gorgeon jouait le soir dans *le Dîner de Madelon*. Il lui sembla qu'elle recevait un coup dans le cœur. Elle voulut écrire à son mari. Elle fit porter chez Gorgeon une lettre tendre et suppliante où elle racontait fidèlement ce qui s'était passé. « Je ne sais plus que devenir, disait-elle ; je suis seule, sans appui et sans conseil. Le jour où nous nous sommes mariés, tu m'as promis aide et protection ; viens à mon secours ! Elle glissa dans l'enveloppe une petite fleur sèche conservée entre deux feuillets de son Molière ; c'était une violette blanche de Fontainebleau. Malheureusement, l'homme qui remit cette lettre à Gorgeon portait la livrée du prince Vasilikoff. Le comédien s'imagina qu'on ne lui écrivait que pour le braver, et il brûla toutes ces prières sans les lire.

Le soir, à sept heures, Pauline se laissa habiller comme une morte. Elle espérait vaguement que

le prince aurait pitié d'elle et qu'il lui ferait grâce de sa compagnie ; mais en descendant de voiture, devant la petite porte du vestibule, elle le vit accourir empressé et radieux. Elle le suivit en chancelant jusqu'à sa loge, qui était au niveau de la rampe, et elle se jeta sur un fauteuil, sans voir que toute la salle avait les yeux braqués sur elle. Le théâtre était plein ; les Russes célébraient la fête de Noël. La direction permet au locataire d'une loge d'y empiler autant de personnes qu'elle peut physiquement en contenir. L'hémicycle était littéralement tapissé de têtes qui toutes regardaient la loge de Vasilikoff. Lorsque le rideau se leva, Pauline fut prise de vertige. Elle voyait devant elle un gouffre plein de feu, et elle se cramponnait à la balustrade pour n'y point tomber.

Gorgeon s'était cuirassé de courage et d'indifférence. Il avait caché sa pâleur sous une couche épaisse de rouge, mais il avait oublié de peindre ses lèvres ; elles devinrent livides. Il fut assez maître de lui pour conserver la mémoire, et il joua son rôle jusqu'au bout. La soirée fut orageuse. Le public du théâtre Michel se compose de deux éléments bien distincts : la haute société russe, qui entend le français, et la colonie fran-

çaise. Il y a plus de six mille Français à Pétersbourg, et tous, quels qu'ils soient, précepteurs, marchands, coiffeurs ou cuisiniers, raffolent du théâtre. Les Russes avaient admiré le coup d'État de Vasilikoff, et ceux-là même qui avaient applaudi sa caricature deux mois auparavant s'étaient retournés de son côté. Les Français idolâtraient Gorgeon; ils le couvrirent d'applaudissements. Les Russes ripostèrent par des applaudissements ironiques, battant des mains à tout propos et hors de propos. Après la chute du rideau, ils le rappelèrent si obstinément, qu'il fut forcé de revenir. Pauline était plus morte que vive.

Le lendemain on donnait le *Misanthrope* et l'*Auvergnat*. Gorgeon fut vraiment admirable dans le rôle de Mâchavoine. Brasseur n'a jamais mieux joué. Les Français avaient apporté des couronnes; les Russes lui jetèrent des couronnes ridicules. Un mauvais plaisant lui cria : « Bien des choses à madame ! » Il pleurait de rage en rentrant dans sa loge. Il y trouva une lettre de Pauline, une lettre mouillée de larmes. Il la foula aux pieds, la déchira en mille pièces et la jeta au feu.

Après ces deux horribles soirées, Pauline,

épouvantée du silence de son mari, supplia le prince de lui faire grâce du reste. Gorgeon n'était-il pas assez puni ? Vasilikoff n'était-il pas assez vengé ?

Le prince était conciliant : il remit à Gorgeon la moitié de sa peine, et décida que le surlendemain, après le spectacle, Pauline serait libre d'employer son temps comme elle l'entendrait. « Il faut être de bon compte, dit-il, Gorgeon m'a joué huit fois en quinze jours ; mais les soirées comme celles-ci doivent compter double. Après la quatrième, l'honneur sera satisfait. »

On devait donner deux jours de suite un vaudeville fort gai de MM. Xavier et Varin, *la Colère d'Achille*. C'était presque une pièce de circonstance. Achille Pangolin est un Sganarelle moderne qui croit trouver partout les preuves de sa disgrâce imaginaire. Tout lui est matière à soupçon, depuis le miaulement de son chat jusqu'aux interjections de son perroquet. S'il trouve une canne dans sa maison, il croit qu'elle a été oubliée par un rival, et il la met en morceaux avant de reconnaître que c'est la sienne. Il oublie son chapeau dans la chambre de sa femme ; il revient, il le trouve, il le saisit, il le broie : il cherche dans tous les coins le propriétaire de ce maudit

chapeau. Dans l'excès de son désespoir, il veut en finir avec la vie, et il charge un pistolet pour se brûler la cervelle. Mais un scrupule l'arrête en si beau chemin. Il veut bien se détruire, mais il ne veut pas se faire mal : la mort l'attire et la douleur l'incommode. Pour concilier son horreur de la vie et sa tendresse pour lui-même, il se met en face d'un miroir et se suicide en effigie.

La colère d'Achille eut un succès bruyant au théâtre Michel. Tous les mots portaient. Deux heures avant la représentation, Gorgeon avait refusé de recevoir la visite de sa femme. Il joua la rage au naturel. Par malheur, le pistolet du théâtre était une relique vénérable extraite du magasin des accessoires : il fit long feu. Un seigneur de l'orchestre s'écria en mauvais français : « Pas de chance ! »

Après la représentation, comme le régisseur s'excusait, Gorgeon lui dit : « Ce n'est rien. J'ai un pistolet chez moi, je l'apporterai demain.

Il vint avec un pistolet à deux coups, une belle arme en vérité.

« Vous voyez, dit-il au régisseur : si le premier coup ratait, j'ai le second ». Il joua avec un entrain qu'on ne lui avait jamais vu. A la dernière scène, au lieu de viser la glace, il détourna

le canon vers sa femme et la tua. Il se fit ensuite sauter la cervelle. Le spectacle fut interrompu. Cette aventure fit beaucoup de bruit dans Pétersbourg. C'est le prince Vasilikoff qui me l'a racontée. « Croiriez-vous, me dit-il en terminant, que ce Gorgeon et cette Pauline s'étaient mariés par amour ? Voilà comme vous êtes à Paris ! »





N long frémissement passa sur l'assemblée aux derniers mots de ce récit, trop cruel pour ne pas être vrai. Les plus douloureuses épreuves sont souvent produites par de simples malentendus, et c'est pour cela que le mot FATALITÉ est écrit dans les œuvres les plus vivantes. Quasimodo est difforme, Triboulet est difforme; Pyrame assassine Thisbé et Othello tue Desdémone. Et il ne pouvait pas en être autrement.

Ces pensées sombres occupaient toutes les têtes; on se sentait dans une telle communion d'idées qu'il ne paraissait pas utile de parler. L'histoire de Pauline avait atteint au cœur Madame de Rocas, nature

impressionnable et naïve. Et ce récit, fait d'une voix simple et dans lequel on retrouvait les effets de style de la plume d'un maître, avait profondément troublé les esprits.

— *Cela prouve avant tout, dit la Reine Janille, que la première sauvegarde de l'amour est une confiance absolue, complète. Je suis bien aise qu'on l'ait dit devant mon mari qui me ment quelquefois — rarement. Les âmes pures ont horreur du mystère et de la dissimulation. Il est peu de femmes qui n'admissent au nombre de leurs serviteurs un chevalier qui prendrait pour devise ces mots : Tout dire.*

— *C'est bien mon avis, fit le Roi, mais je suppose, Madame, que ce serait à charge de revanche?*

— *Hum ! fit Janille avec une étourderie pleine de candeur, ceci aurait besoin d'être médité. Mais, continua-t-elle en revenant à son idée première, est-il besoin, pour nous intéresser à un conte, d'en faire souffrir si cruellement les héros?*

— *Prenez garde, dit Madame d'Albereine, de conseiller la banalité aux poètes et d'imposer à l'art des lois bourgeoises. L'amour n'a pas peur du sang et a droit de vivisection sur le cœur humain. Que ne fait l'écrasement de deux poupées créées pour les besoins d'une thèse ou même la passion torturante de deux êtres d'élite, comme Gorgeon et Pauline, si leur*

histoire me prend l'âme et réveille en moi le ressort divin de l'émotion? L'art a droit de vie et de mort sur ses créatures. Et non seulement il est permis aux créateurs de faire souffrir les enfants de leur imagination, mais encore il est bon qu'ils subissent eux-mêmes toutes les tristesses et toutes les barbaries du sort.

— *Quoi! s'écria la Reine, est-il nécessaire, étant poète, de renoncer aux joies, aux paisibles satisfactions de la vie? et faut-il, pour être un artiste, se résigner au martyre?*

— *A coup sûr! dit Céphise Ador en émergeant d'un buisson comme une fée de pantomime, et je n'en veux pour preuve qu'une histoire authentique dont l'auteur n'est pas bien loin. Comme cet auteur est un de mes auteurs, je dirai son histoire moi-même, à moins qu'il ne me refuse un rôle pour la première fois.*

L'un des poètes qui étaient là s'inclina d'un air de reconnaissance, et la belle actrice parla :

« Il y avait une fois, dans un village des Landes, — rien que du sable et rien que des sapins autour de cent maisons, et, là-bas, la mer, — il y avait, dis-je, un théâtre dressé dans une vaste grange ouverte au vent du large; et celle qui serait, ce soir-là, la Reine

de Ruy Blas, c'était Sarah Bernhardt. Pourquoi non? Après avoir joué dans les théâtres somptueux de toutes les villes du monde, après avoir été Doña Sol et Marie de Neubourg, à Paris, à Londres, à Copenhague, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à New-York, à Philadelphie, à Yeddo, à Pékin, — si vous n'êtes pas informés de la tournée de Sarah Bernhardt au Japon et en Chine, c'est que vous lisez mal les journaux! — après avoir imposé l'admiration du Vers aux rois, aux princes, aux banquiers et aux gommeux d'Europe, aux Yankees, aux mandarins de la Ville Rouge et aux dévots de Samonacodom, rien de plus naturel que d'aller porter la Bonne Nouvelle de la poésie aux bergers coiffés de bérêts, qui montent sur des échasses. Ce public-là, du moins, se hausse! Des échasses, c'est ce qui nous manque. Et ne croyez pas que Sarah Bernhardt se fût arrêtée dans ce village, parce qu'il se trouvait sur son chemin: non, elle y était venue, exprès, parce qu'il était chétif, morne, et déshérité de joies; à ces pauvres d'esprit, elle voulait faire la charité de l'art suprême. Car elle a une mission, dont elle est consciente! Ah! vraiment, vous pensez, — la voyant partir, fuir, errer, — qu'elle est la voyageuse extravagante qui ne sait où elle va; ou bien, plus pratiques, vous supposez qu'elle est dévorée du besoin d'accroître sa renommée et de gagner

cette chose, de l'argent? Les fous, c'est vous, gens sages! Elle sait où elle va, et elle fait bien d'y aller, puisqu'on l'y écoute. La folie, pour elle, ce serait d'être raisonnable, méthodique, casanière. La Comédie-Française ressemble à Sainte-Périne; attendez que Sarah ait des cheveux gris! Et elle n'en aura jamais : on ne peut pas vieillir quand on a été jeune; j'entends l'asthme futur dans la toux de votre grippe, petits vieillards de vingt ans. Elle part, et se répand, et se disperse, à cause de son devoir! à cause de Corneille, de Racine, de Hugo, à cause d'Eschyle bientôt, car Leconte de Lisle est là! à cause, enfin, — je n'excepte pas M. Sardou, puisque Victorien est un diminutif de Victor, — à cause des génies dont elle doit semer, dans les intelligences, la parole. Et voilà pourquoi elle fait accrocher le chariot de Thespis à tous les express de la terre! Établissez un chemin de fer de Gabès au centre de l'Afrique: Sarah Bernhardt partira par le premier train pour la lointaine oasis; et s'il n'y a pas de chemin de fer, elle fera le voyage en ballon. Une seule chose, dans ce petit village des Landes, rendait le succès douteux : il se pouvait que les gens misérables des environs, qui se nourrissent toute une semaine d'un hareng frotté sur du pain noir, n'eussent pas de quoi entrer au théâtre; Sarah Bernhardt décida qu'on donnerait un louis à chaque

spectateur ! ce fut sa façon d'augmenter le prix des places.

Comme elle achevait de s'habiller dans le coin d'une étable, transformé par la magie des étoffes japonaises en une exquise loge, une jeune personne fut introduite par l'une des habilleuses. Une jeune personne assez grande, maigre, des yeux creux dans son visage pâle, l'air de souffrir. La toilette très simple, de couleurs mortes, donnait à entendre la fille de quelque petit rentier retiré à la campagne.

— Madame, dit la visiteuse, je viens vous adresser une demande assez extraordinaire. Permettez-moi de jouer, ce soir, à votre place, le rôle de Marie de Neubourg.

Sarah la regarda. L'autre reprit, parlant très vite :

— Je crois que j'ai beaucoup de talent. Je sais tous les rôles que vous jouez. Fournissez-moi l'occasion de tenter une épreuve, je vous en prie, et je vous en serai éternellement reconnaissante. Mais veuillez vous décider tout de suite ! on va frapper les trois coups. La substitution, d'ailleurs, ne présente aucune difficulté, personne ne vous connaissant dans ce hameau. Et je vous assure que j'ai beaucoup de talent.

Sarah dit :

— Comme il vous plaira.

Et aux habilleuses, en laissant tomber la robe à moitié mise :

— *Dépêchez-vous d'habiller mademoiselle.*

Ce fut extraordinaire!

Dès le premier pas sur les planches, la jeune fille inconnue se montra ce qu'elle aurait pu devenir en effet : une grande artiste. Qu'elle ignorât tout ce que l'on apprend, qu'elle marchât mal, s'assît maladroitement, ne sût pas se retourner, pour un dernier regard, avant de pousser la porte, c'est possible! Mais elle avait en elle l'âme tendre et furieuse des héroïnes tragiques, et, avec l'inconscience du chant des oiseaux, sa voix était le vers lui-même. Mélancolique tour à tour et amoureuse, elle fut, délicieusement, la reine éprise, sous le cruel ciel trop chaud, des petites fleurs bleues, d'Allemagne! et, avec le drame grandissant, elle grandit; elle eut les cris de la passion emportée, sut nouer les bras au cou de l'adoré, et retirer à regret la bouche qui voudrait s'offrir — et souffrir, et gémir, et mourir! « Sarah! Sarah! » hurlait le public, avec l'accent des Landes; et, après quatre rappels sur la scène jonchée de petites fleurs sauvages des sables, on entendait encore le bruit de bois heurté des pasteurs de brebis, qui, n'ayant pu entrer dans la salle, applaudissaient, de confiance, contre les murs, à coups d'échasses!

Sarah, qui n'avait pas soufflé mot, pendant tout le drame, qui était restée, derrière un portant, attentive, sauta au coup de l'inconnue, et lui dit :

— *Tu es admirable, et je t'emmène!*

Mais la jeune fille répondit :

— *Je vous demande pardon, Madame. Pendant que Ruy Blas s'empoisonnait, j'ai entendu sonner onze heures, et il faut que je rentre, parce que mon père serait inquiet.*

Quand elle eut remis sa robe de petite bourgeoise aisée, — elle, la reine de tout à l'heure, — elle reprit :

— *Oui, Madame, il faut que je rentre à la maison, et que je n'en sorte plus. Si je suis venue, ce soir, si je vous ai demandé de jouer à votre place, c'est que j'ai voulu me prouver à moi-même que je n'étais pas une folle et que j'avais réellement le don terrible d'émouvoir. Je suis sûre maintenant que je pourrais devenir votre égale; cela me suffit, je m'en retourne. Que pourrait-il m'arriver désormais? d'être glorieuse et acclamée, comme vous? J'ai eu cette victoire un moment, je ne veux rien de plus. Le triomphe me serait possible : cette possibilité me contente. Qu'importe la réalisation, à celui ou à celle qui a, outre le rêve, la certitude que ce rêve ne fut pas chimérique? Je suis ce que je serais, puisque je peux*

l'être; et j'ai, de surcroît, cet orgueil de ne pas vouloir l'être. Se refuser une joie, qu'on est capable de conquérir, c'est en doubler l'ivresse; pouvoir, et ne pas accomplir, c'est ajouter, à la satisfaction de la puissance, celle du dédain. Je comprends les rois paresseux! Si j'étais Dieu, je ne créerais pas le monde, parce qu'il me serait facile de le créer. Tenez, il y a un instant, tandis que l'on applaudissait, tandis que l'on criait votre nom, auquel j'aurais pu substituer le mien, j'ai conçu toute la gloire et j'en ai conçu la vanité. Au lieu de ces bergers, des rois, des poètes, tout le public illustre? Qu'importe! le même bruit. Et puis, Madame, il faut que je vous explique, j'ai des devoirs à remplir. J'ai un père très vieux, et un très jeune frère, tous deux malades. Il faut que je fasse de la tisane pour le vieillard, pour l'enfant, et que je la leur offre; ils ne veulent boire que si je leur présente la tasse moi-même. Des devoirs très sérieux. Il y a aussi cette complication que je vais me marier prochainement avec un jeune homme qui est secrétaire de la mairie. Comme personne ne saura mon équipée de ce soir, il ne refusera pas de m'épouser. Nous serons très heureux, avec beaucoup d'enfants, et très tranquilles. Mon fiancé est peut-être chez nous, en ce moment, m'attendant, étonné. J'ai dit que j'allais passer la soirée chez une voisine, dont la fille a le

croup; on sait que je rends souvent de ces visites; mais il est tard. Adieu, Madame, je vous remercie, je suis à peu près sûre de vivre heureuse, je vous souhaite de l'être.

Et la jeune fille inconnue s'en alla.

— Eh bien, s'écria Madame de Rocas, c'est précisément ce que je voulais dire. Le talent n'est pas incompatible avec le bonheur intime et la vie de famille; voilà une jeune fille qui joint aux dons les plus précieux, aux aspirations les plus élevées, cette qualité suprême d'être bonne ménagère et en même temps fille prudente, car elle rentre à l'heure, ne l'oubliez pas.

— Vous ne m'avez pas laissé finir, dit Céphise.

Quand Sarah Bernhardt eut achevé de conter cette histoire, le poète à qui elle parlait demeura un instant silencieux. Puis, relevant la tête, il dit, sentant au fond de soi le désir lâche des sécurités, des devoirs faciles :

— Qui sait si l'inconnue n'a pas eu raison, si la part qu'elle a choisie n'est pas la meilleure en effet ?

Mais Sarah, avec ce petit secouement de cheveux qui lui est familier :

— J'ai dû me tromper ! s'écria-t-elle. J'ai dû me tromper en croyant, en disant que cette jeune fille avait du talent ! Si elle avait eu en elle, véritablement, la puissance d'être grande, elle aurait eu, en même temps, l'irrésistible besoin, la toute-puissante fatalité de manifester, malgré tout, cette puissance. Les abdications sont des mensonges, on ne renonce qu'aux trônes incertains. Les devoirs diffèrent selon les vocations ! Offrir des tasses de tisane à deux malades, c'est bien, mais verser l'déal à tous, c'est mieux ! Tenez, j'ai dû m' « emballer », comme on dit. Tous les raisonnements, même les plus sensés, toutes les obligations, même le plus sacrées, ne peuvent rien contre la nécessité magnifique d'être, à tout prix, ce que l'on est. Ni les travaux, ni les rancœurs et les injures, ces revers de la renommée, ni même la chimère glorieuse de la gloire méprisée, — ni le père qui réclame son journal, ni le petit frère qui demande sa potion, — ne sauraient prévaloir contre l'injonction divine de nos destinées. Si, pour être sublime — c'est-à-dire vraiment utile — il fallait être misérable, désespéré, haï, cruel même ! on le serait, puisqu'on ne pourrait pas faire autrement ! »

— Vous racontez cela comme si vous y étiez, dit

Janille à la belle Céphise, et la renommée pourtant ne publie que vos triomphes et vos gloires. Vous dépassez en bonheur insolent et mérité ce calife qui jeta à la mer le sceau de l'Empire et qui le retrouva à dîner, dans le ventre d'un poisson. Vous enverriez un amant à la mer — je veux dire un admirateur — qu'il vous reviendrait accompagné de dix autres. La chance est évidemment une des formes de la Fatalité, et vous n'avez pas la parole, Mademoiselle, pour la soutenir et la défendre, quand elle n'a pour vous que des caresses. Vous êtes évidemment soudoyée.

En vérité Céphise Ador ne pouvait répondre grand-chose à cela. Elle se leva avec une petite moue pour s'accrocher au bras d'un philosophe qui passait avec une majesté d'apôtre.

— Voulez-vous m'expliquer, lui dit-elle, ce que c'est que le Fatalisme?

— De la façon la plus simple, dit le souriant philosophe. Il était écrit qu'aujourd'hui, à l'heure qu'il est, j'aurais au bras la femme la plus jolie du monde, et je n'ai ni à m'en féliciter, ni à m'en désespérer non plus... puisque c'était écrit.

— Alors, fit la Reine Janille, il n'y aurait plus de rencontre fortuite, de hasard, d'imprévu?

— Au contraire, dit Armand Silvestre qui s'avancait avec l'allure du serpent de la Bible; la

route est forcée, mais on ne sait jamais ce qu'il y a au premier tournant, ni derrière le bouquet d'arbres qui ferme l'horizon, ni même dans la haie près de laquelle on passe. Un nid de pinsons, peut-être, peut-être une bête fauve. C'est ce qui anime l'existence, lui donne un peu de variété, et la rend infiniment supérieure aux romans dans lesquels on commence invariablement par le premier chapitre.

— Mais dans la vie aussi, dit la Reine.

— Ah! Madame, je proteste. Je ne parle pas, croyez-le bien, des gens qui prennent le roman par la queue et qui vivent à l'envers; mais, dans les contes réels, que de pages déchirées, que de chapitres sautés, que de coups de canif, et même, si Émile Zola le permet, que de taches d'encre!

La Reine Janille, malgré son ingénuité parfaite eut comme un pressentiment que M. Armand Silvestre lui tendait un piège. Elle jugea prudent de détourner la conversation.

— Nous voici à la fin de la journée, dit-elle au jeune maître, et n'est-ce pas votre tour de conter?

— Madame, répondit Armand Silvestre, qu'il vous plaise de considérer qu'en me faisant clore la journée par une dernière histoire, on m'oblige en quelque sorte à en forcer le goût, pour qu'elle ne se perde pas, inaperçue, dans l'essaim des contes qui

l'ont précédée. Loin d'y mettre de l'amour-propre, cela m'humilie profondément. Si je m'incline devant votre volonté, j'y mets pour condition que toute liberté me sera laissée, et vous ne vous en prendrez qu'à vous-même de ce qui va se passer. Je vais conter une histoire telle que mon ami Roubichou, de qui je la tiens, n'a jamais pu se décider à la dire lui-même.

— S'il ne vous l'a pas dite, fit la Reine, comment l'avez-vous apprise?

— Intuitivement. Je l'ai arrachée à Roubichou par bribes, fragments, interjections et onomatopées.

— Aïe! fit la reine.

Mais, résignée, elle dit aux jeunes filles d'aller cueillir des églantines de l'autre côté du ruisseau, et au poète, qu'il pouvait commencer.

L'ÉCHO DU BONHEUR

I



COMME il me regardait d'un air fort satisfait de soi-même, en humant voluptueusement son ample vermouth :

— Mon ami Roubichou, lui dis-je, votre conte est tout simplement un des plus cochonnets que j'aie jamais ouïs, même à Toulouse, et en me disant que vous me l'offriez pour en égayer mes auditeurs ordinaires, vous êtes tout simplement accouché d'une impertinence. N'avez-vous donc pas remarqué, je vous prie, que nous sommes devenus gens sérieux et préoccupés de grave langage ? Moi-même, qui ne suis pas cependant un

docteur, c'est tout au plus si j'ose, de temps en temps, glisser une gauloiserie entre une histoire héroïque de mon maître Banville, quelque récit ensoleillé de mon ami Paul Arène, voire même quelque nouvelle audacieusement philosophique de Maufrigneuse. *Heu! Frustra pius!* Ah! voilà le cas qu'on fait de ma conversion et le retentissement qu'elle a eu dans le monde où l'on s'abuse... sur la nécessité du sérieux dans la vie! Ah! j'aurai fourré mon doux Rabelais dans ma poche et c'est le gré que vous m'avez de ce sacrifice! Je la conterai, votre histoire, Roubichou, je la conterai, ne fût-ce que pour prouver au monde — *urbi et orbi* — comme on dit, que, quand cela me plaît, je suis tout aussi mal élevé que vous!

La voilà donc, l'histoire de Placide Roubichou, — mais je le laisse parler lui-même.

II

— Le premier jour où je la rencontrai, m'avait-il dit, je m'aperçus bien vite que je l'aimerais toute ma vie. En elle, en effet, se résument toutes

les beautés qui me charment particulièrement. Elle est brune, elle a le regard triomphant, la bouche un peu charnue, un menton à la grecque, une gorge marmoréenne, des hanches énormes et un mari qui joue au jaquet fort convenablement. Un beau parti pour un célibataire. Il ne me fallut pas grand temps non plus pour comprendre que je plaisais aussi. Sans être beau, je suis bien vu des femmes qui savent estimer ceux qui les aiment. Comme aucune renommée fâcheuse de bévueulerie ne planait autour de son nom, je me dis que mon bonheur était chose assurée et je me frottai les mains à engendrer des ampoules, occupation absolument inutile à une époque où l'on ne sacre plus les rois de France. Quand je me déclarai, elle eut le bon sens de ne pas faire l'étonnée. Non ! c'est qu'il y a des femmes qui ont toujours l'air de ne pas bien savoir ce qu'on leur demande. Ces façons-là me font enrager. « Sacrédié, madame, ai-je toujours envie de m'écrier, mais vous le savez peut-être mieux que moi. » Mais elle n'était pas de celles-là. Je vis qu'elle était fixée sur mes intentions ; car elle me répondit avec infiniment de politesse et une pointe de mélancolie : — Je suis extrêmement flattée, monsieur Roubichou, mais je ne puis être à vous !

— Qué sa co! répliquai-je. — Parce que vous me mépriseriez après. — Allons donc! vous ne me connaissez pas, marquise. Je suis très indulgent pour les femmes et ne méprise absolument que celles qui ne veulent pas de moi! — Je vous dis que vous ririez de moi ensuite! — Vous méconnaissiez, madame, le sérieux de mon caractère, et le bonheur, en particulier, me rend grave comme un baudet étrillé par un évêque. Je ne suis ni un jeune coq ni un moine fornicant gratis pour échapper au vieil adage qui nous prescrit une tenue convenable après les ivresses passagères de l'amour. — Et moi, je vous dis que vous vous moqueriez de moi!

Et elle avait des larmes dans le larynx, ce qui est un fort mauvais endroit, en prononçant ces paroles.

III

Inutile de vous dire, continua Roubichou, que j'eus raison, avec le temps, de sa folle résistance. Je devins de plus en plus pressant, bien qu'elle me répétât toujours la même chose, ce qui

devenait rasant Une crasse de son mari qui lui avait refusé une ombrelle et un petit air de turlututu qu'un jeune pâtre exhalait sur la montagne voisine, dans la solitude étroite d'une belle nuit d'été, firent le reste. Je fus heureux... ou plutôt je ne le fus qu'à demi. Car, à ma grande surprise et malgré les témoignages positifs de ma conscience, j'eus lieu de douter que mon bonheur eût été partagé, ce qui est toujours une fâcheuse découverte pour un homme aussi délicat que bien intentionné. Je lui en fis douloureusement la remarque et son silence fut plus éloquent que tous les mensonges imaginés en pareil cas par les femmes vulgaires. Eh quoi ! ce corps merveilleux était rebelle au pouvoir sacré des caresses ! Tout était imposture dans ce regard attirant et dans cette bouche appelant le baiser ! Comme Pygmalion, je me trouvais devant un marbre insensible ! C'est pour une nouvelle Galatée que je brûlais d'un égoïste et solitaire amour ! Hélas ! il n'était plus temps de reprendre un cœur que j'avais donné dans un élan de générosité irréfléchie ! J'étais le prisonnier de mon rêve, l'esclave inutilement révolté de mon désir. Je me résignai deux soirs encore à ce monologue sous couleur de duo ; je me ré-

signai. Mais vrai ! j'avais la mort dans l'âme.

Et Roubichou avait redemandé un second vermouth pour dompter l'émotion de ce souvenir.

IV

Le troisième rendez-vous, poursuivit-il, devait changer l'état des choses. Il y avait de l'orage dans le ciel et beaucoup d'électricité dans l'atmosphère. Il me sembla, dès le premier coup d'œil, qu'une langueur particulière noyait les charmes abondants de mon amie et qu'elle était plus belle encore. Mais j'étais un désespéré, bien que son avaro de mari lui eût fait, ce jour-là et fort heureusement, une seconde crasse plus révoltante encore que la première, en lui refusant un petit chien qui devait faire penser à moi pendant l'absence. Je constatai donc plus d'abandon et, malgré l'embarras modeste que j'éprouve à le dire, je compris bien vite que je ne serais plus seul dans la vie. En effet, Galatée s'était évanouie dans mes bras et c'était une Chloé que j'y pressais, une Chloé toute au feu sacré qui me brûlait

moi-même. O transports indicibles ! ô fureur où se doublait la volupté de nos étreintes !... Tout à coup, un petit bruit sec. Et cependant le tonnerre ne grondait pas encore :

— Marquise, m'écriai-je, c'est moi ! c'est moi ! je vous jure que c'est moi !

Mais elle, posant sa main sur ma bouche et avec une expression douloureuse qui me perça le cœur :

— Non ! non ! fit-elle. Vous êtes un vrai gentilhomme, Placide, mais ce n'est pas vous. Rappelez-vous, maintenant, ce que je vous avais dit et pardonnez-moi la longue réserve qui m'était plus pénible encore qu'à vous. J'avais peur !... peur de moi-même. Car je me connais et je sais à quel point je me livre, à quel point je m'oublie en oubliant la terre. C'est plus fort que moi.

Et, maintenant, vous connaissez mon terrible secret... De grâce, épargnez-moi votre mépris et vos sourires moqueurs...

— Ange des cieux ! m'écriai-je, créature éthérée, zéphyréenne vertu, mais je t'aime cent fois plus encore. Me crois-tu donc plus insensible à la musique que les pierres qui obéissaient aux quintes diminuées d'Amphion et que les ours qui

se pâmaient au moindre bécarre d'Orphée! Seulement, aujourd'hui, je te connais tout entière. Fleur divine, après avoir enivré ma vue, tu m'as versé ton parfum! O Lyre, dont j'admirais les cordes d'or, tu as enfin vibré pour moi! Dieu soit loué! Les bienheureux qui ont maintenant le *la* vont reprendre leur céleste chant!

Et j'étais sincère en lui parlant ainsi. Elle le comprit. Car un regard de reconnaissance passa, immense, sous ses paupières, et me prenant les mains, avec une indicible émotion :

— Inutile de vous dire, ajouta-t-elle avec une tendresse infinie, que mon mari ne s'en est jamais aperçu!

V

Depuis ce temps, acheva Roubichou, notre bonheur n'a plus été complet que quand cet écho le proclamait aux invisibles esprits de l'air qui rôdent volontiers autour des amoureux, parce que ce sont de purs esprits extrêmement curieux et dépravés. Par cette puissance de l'habitude qui

explique et justifie les plus bizarres caprices de la passion, cet accompagnement est devenu nécessaire à l'union complète de nos âmes. C'est au point que, l'autre jour, notre ivresse ayant été muette, je fondis, comme un serin, en larmes, et je m'écriai :

— Ah ! marquise, vous ne m'aimez plus !

Elle me rassura et me prouva, un peu après, le contraire, par un payement complet de son arriéré musical. J'étais fou de joie !

— Ce que c'est que de nous ! avait conclu Roubichou avec philosophie.

— Eh bien, maître Roubichou, la voilà contée, votre histoire ! Mais, sapisti, vous ne m'y repincerez plus, Gascon mâtiné de Tourangeau que vous êtes !

Ci-joint trois saluts et mes excuses à la société.





MAND Silvestre s'éloigna, sans que personne songeât à le retenir. Non, personne! les grandes stupéfactions sont immobiles et muettes, et la Reine regardait autour d'elle, dans une sérieuse épouvante, ne voyant que l'envers des éventails austères.

Elle prit le parti de considérer comme non avenue cette stupéfiante histoire, — n'était-ce pas ce qu'il y avait de mieux à faire?— et, comme l'heure était venue pour elle de résigner le sceptre, elle se tourna vers Mademoiselle Suzanne d'Élys, s'en trait dans le cercle des belles écouteuses. L'enfant qui rougit comme une églantine blanche changée en une pivoine. Elle,

reine! c'était bien flatteur, mais c'était bien terrible, et il est probable qu'elle se fût enfuie comme quelqu'un qu'on veut battre, si la Marquise Thérèse n'était venue à son secours.

— Eh! par la mort-dieu, pourquoi ne seriez-vous pas couronnée comme les autres? vous ferez la plus jolie petite Reine que l'on puisse désirer, et si l'on vous jugeait trop jeune, je consentirais à être régente. Mais il n'en sera pas besoin, et M. Émile Zola n'aura aucune raison pour refuser d'être roi, car vous êtes, précisément, la vivante et fleurie image de la jolie Ninon à laquelle il dédia ses premiers contes.



TABLE

	Pages.
<i>Léon Cladel n'était pas homme à se laisser</i>	3
<i>LÉON CLADEL</i>	
OU LES MIENS ONT VÉCU.....	8
<i>Ce grave et puissant récit</i>	20
<i>VILLIERS DE L'ISLE-ADAM</i>	
L'AGENCE DU CHANDELIER D'OR.....	22
<i>Que ce mot bien français</i>	35
<i>ANATOLE FRANCE</i>	
MARCELLE AUX YEUX D'OR..	36
<i>L'histoire de Marcelle</i>	49
<i>THÉODORE DE BANVILLE</i>	
LE MALADE GUÉRI.....	53
<i>On trouva généralement que le conteur</i>	66
<i>PAUL ARÈNE</i>	
LE PETIT PORTEUR D'HUÎTRES.....	70
<i>Cette épitaphe à la manière antique</i> ...	78

	Pages.
<i>GUY DE MAUPASSANT</i>	
UNE VENTE.....	81
<i>Cette cause galante.....</i>	93
<i>AURÉLIEN SCHOLL</i>	
UN CAS DE NÉVROSE.....	96
<i>C'est affaire aux extraordinaires.....</i>	10
<i>CATULLE MENDÈS</i>	
LA SONNETTE.....	111
<i>La Reine resta muette.....</i>	121
<i>EDMOND ABOUT</i>	
GORGEON.....	127
<i>Un long frémissement.....</i>	159
<i>ARMAND SILVESTRE</i>	
L'ÉCHO DU BONHEUR.....	173
<i>Armand Silvestre s'éloigna.....</i>	182



Achevé d'imprimer

le quinze juin mil huit cent quatre-vingt-cinq

PAR CH. UNSINGER

POUR

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

A PARIS



13)

VERIFICAT
2007